

# Caramurú, ou La découverte de Bahia , roman-poème brésilien, par Jose de Santa Rita Duraó

Santa Rita Durão, José de (1720?-1784). Caramurú, ou La découverte de Bahia , roman-poème brésilien, par Jose de Santa Rita Durao. 1829.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).



ROMANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS.

# CARAMURÚ,

OU

LA DÉCOUVERTE DE BAHIA.

PAR JOSÉ DE SANTA RITA DURAO.

II.



PARIS,

EUGÈNE RENOUÉ, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS (N° 23).

1829.



**ROMANS PORTUGAIS ET BRÉSILIENS,**

**TRADUITS PAR EUGÈNE DE MONCLAVE.**

**I<sup>re</sup> LIVRAISON.**

---

**CARAMURÚ.**

7310

y<sup>2</sup>.

65487



**CARAMURÚ.**

## REMARQUE.

---

La syllabe portugaise *ao* correspond à notre *on* français, et le son *u* à notre *ou*.

Au lieu de *Caramuru* dits *Caramourou*,  
et *Paragouaçou* au lieu de *Paraguaçu*.

# CARAMURÚ,

OU

## LA DÉCOUVERTE DE BAHIA.

ROMAN-POÈME BRÉSILIEN;

PAR JOSÉ DE SANTA RITA DURAO.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,  
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,  
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

—  
1829.



*Era o intrator nocturno hum chefe errante,  
Terror do sertão vasto, e da marinha,  
Príncipe dos Caetés, nação possante,  
Qu: do grão Jararaca o nome tinha.*

Ce héros nocturne était un chef errant, la terreur  
du désert et du rivage. Il gouvernait la puissante na-  
tion des Caetés, et on le nommait le grand Jararaca.



# CARAMURŪ.

---

## CHAPITRE XIII.

---

### JARARACA.

---

Ainsi parlait Gupeva, quand à ses yeux se présente un messenger haletant et couvert de poussière. Il annonce qu'une troupe ennemie couvre la campagne de ses bataillons. « Aux armes ! s'écrie aussitôt le cacique, aux armes ! » et l'horrible écho des vastes forêts, répétant cette clameur sinistre, glace

d'épouvante le cœur des mères qui pressent leurs enfans contre leur sein.

« Ne t'effraie pas, ami, lui dit Diogo, n'altère pas la paix qui règne dans tes cabanes belliqueuses. Jusqu'à ce que tu aies recueilli des nouvelles certaines sur le nombre et la force de tes ennemis, il te suffit de poser des sentinelles sur tes lignes avancées. Ne t'expose pas de nuit si tu crains l'invasion de bandes nombreuses. Tiens-toi seulement sur la défensive. Malgré les frémissemens de celui qui te cherche à la faveur des ténèbres, sois bien sûr qu'il tremble encore plus que toi.

« D'ailleurs, mes mains vont préparer mon tonnerre dévastateur. Tu le verras, s'il est nécessaire, porter l'effroi parmi tes ennemis, et mettre tout à feu et à sang dans ses légions superbes. » Il

dit, et profitant du moment où la lune verse sur eux un de ses pâles rayons, ils'élance dans la campagne et décharge son mousquet avec un horrible fracas. A ce bruit l'antique forêt a tressailli sur ses vastes racines, et l'horreur s'accroît encore par le son du cor dont il remplit ses immenses contours.

Comme une horde de singes malfaisans, sortie en noir escadron de l'épaisseur d'un taillis, frémit à l'aspect de la flèche qu'on lui lance, et saisie d'une frayeur panique disparaît bientôt dans le feuillage; ainsi les Américains, au bruit de ce tonnerre accompagné d'éclairs, dont l'effet terrible est encore accru par les mugissemens du cor, courent, se choquent, se mêlent et se précipitent, persuadés que le ciel tout entier va fondre sur leurs têtes coupables.

Ce héros nocturne était un chef errant, la terreur du désert et du rivage. Il gouvernait la puissante nation des Cactès, et on l'appelait le grand Jara-ráca. Amant éperdu de la belle Paraguaçu, il était sorti de ses riches villages, dévoré de jalousie; et le malin esprit, éteignant de ses ailes le peu de raison qui l'éclairait encore, avait donné la vie à toutes les matières inflammables qui encombraient son âme.

La belle Paraguaçu cherchait un jour, sur le bord d'un ruisseau, un feuillage sombre sous lequel elle pût se livrer au sommeil. La rose blanche était languissante comme elle, et la vigueur mourait dans les plantes aux approches du midi. Elle s'arrêta enfin sous un grand maracujá, qui répandait de toutes parts une fraîcheur délicieuse, et elle s'étendit

parmi des touffes de fleurs qui ne laissaient à découvert que sa figure céleste.

Elle respire si tranquillement ! une langueur si suave tient ses membres enchaînés ! libre de crainte et de douleur, elle semble accorder un si doux repos à la longue agitation de la vie !

Le hasard fit passer près de ces lieux le brave Jararaca : il ordonna à ses compagnons de s'y reposer comme lui. Tout les y invitait. Tandis que le soleil brûle la campagne, il y règne une fraîcheur si délicieuse, l'ombre y est si épaisse, et le balancement des bananiers se reproduit avec tant de grâce au sein du ruisseau limpide !

Dans le reflet diaphane de l'onde pure, il aperçoit l'image tremblante de la jeune Américaine : il s'arrête surpris, et ne peut croire qu'une figure si

enchanteresse appartient à une créature humaine ; il la regarde encore, puis, portant ses yeux d'un côté et d'autre sur le rivage, il cherche impatiemment l'original de ce prodige de beauté.

Tandis qu'il exploie avec soin le moindre buisson, il découvre l'aimable inconnue, dormant dans sa touffe de roses, du paisible sommeil de l'innocence. L'âme du guerrier tressaille à cette vue, tout son être est absorbé par l'admiration, et un charme invincible enchaîne sa pensée.

Il voudrait parler, il essaie, mais il n'ose. Un soupir comprimé s'échappe de son sein. Elle s'éveille et l'aperçoit. Ce regard le rend encore plus muet. Elle se lève tremblante, compose, des fleurs qui l'entourent, un bouclier

pour sa pudeur, et, à l'abri derrière ce rempart, contemple le barbare, mais avec des yeux si courroucés, que jamais beauté n'en arrêta de semblables sur un mortel.

Elle ne court pas, elle vole à travers l'épaisseur des bois, et va chercher un asile dans sa cabane. Lui, sans sortir de son enchantement, accompagne d'un long soupir l'aimable fugitive. Reprenant enfin ses esprits, il regarde autour de lui, ne l'aperçoit plus, se rappelle son départ subit, et court sur ses traces pour apprendre qui elle est et quels lieux elle habite.

L'aveugle amant sut bientôt que cette merveille devait le jour à Taparica, prince puissant, qui gouverne l'île féconde dont il a pris le nom. Jararaca vint le trouver; sa charmante fille était

à ses côtés. Les deux caciques furent d'accord, mais la vierge ne répondit point à leurs vœux ; le ciel lui réservait déjà une destinée plus glorieuse.





*Muitos destes he fama que trazido  
Desde alto cerro, que habitavão d'antes,  
Com pedras, que nos beiços embolido,  
Formosos e bellissimos diamantes.*

La renommée a dit que, des cimes sourcilleuses  
qu'ils habitaient autrefois, ces guerriers apportaient,  
parmi les pierres qu'ils enchassaient dans leurs lèvres,  
de riches et précieux diamans.



---

**CHAPITRE XIV.**

---

**UNE ARMÉE AMÉRICAINE.**

---

Le terrible Jararaca part le cœur enflammé de mépris, de douleur et de rage. Un nuage épais obscurcit sa raison, les furies se disputent son âme. Dans son désespoir il se jette indifféremment sur tout ce qui se présente à lui. Taparica, voyant que la flamme qui le consume ne s'apaise point,

songe à donner à sa fille un autre époux, qui devienne son défenseur : il jette les yeux sur Gupeva, à qui il est uni par les liens du sang et du voisinage.

La renommée n'a pas plutôt porté dans le désert la nouvelle du choix de cet époux, que le Caeté, écumant de colère, arme ses sujets et proclame la guerre. Les forêts vierges retentissent d'horribles clameurs. Jararaca se prépare à surprendre son rival, et il est bien décidé à ne déposer sa massue que lorsqu'il aura conquis Paraguaçu, morte ou vive.

Mais, au bruit du mousquet foudroyant, la terreur l'a saisi pour la première fois. Il la comprime cependant, il la dérobe à ses sujets ; et, convoquant les nombreuses nations avec lesquelles il a fait alliance, il

verse dans leur cœur sa rage sanguinaire, et couvre la campagne de légions.

A l'avant-garde marchent trente mille Caetés, divisés en six brigades bien armées. De profondes cicatrices sillonnent leurs joues, leur nez, leur bouche. Rendus ainsi difformes et monstrueux, ces barbares s'imaginent que leur redoutable aspect mettra en fuite tous leurs adversaires. Leurs traits rappellent ceux des esprits malfaisans, et s'ils n'appartiennent pas à leurs cohortes, ils sont dignes d'en faire partie.

Cette nation féroce a, d'une voix unanime, décerné le commandement au grand Jararaca, parce que, de ces guerriers horribles, il est le plus horrible sans comparaison ; que la vue de son visage fait trembler ses propres amis, et que chez ce peuple le comble

de la valeur est d'avoir une figure si hideuse qu'elle mette en fuite les ennemis les plus vaillans.

Dix mille barbares s'avancent ensuite. Leur front impur brille des noirs rayons de la nuit obscure, et un double sillon noir encadre leur aspect sinistre. Leurs armes, leurs plumes sont également noires. Ce sont les féroces Margates, que les divinités infernales semblent avoir plongés dans leurs lacs infects, et qui, par respect pour un ancien usage national, forment en se rasant une couronne sur leur tête.

Cupaiba, qui brandit une redoutable massue, Cupaiba guide l'escadron grossier de cette nation cruelle. Dans l'ardeur de la bataille le malheureux qu'il étreint est dévoré vivant. Autour de sa poitrine un fil enlace une dent de cha-

cune de ses victimes, et le cordon fait déjà de si nombreux tours qu'il forme presque un vêtement.

Urubú, monstre horrible et chevelu, conduit vingt mille Ovecates (\*); une longue crinière ombrage son corps presque tout entier. Difforme, hideux, d'une taille gigantesque, d'une force prodigieuse, il rugit comme le lion africain, et nous rend gracieuse l'image repoussante du fabuleux Polyphème.

Son peuple fuit tout commerce avec les autres peuples, ou, s'il se voit forcé de traiter avec eux, ce n'est jamais qu'à une distance au moins de trente pas. Quelque imprudent se hasarde-t-il à la

---

(\*) Une des nations les plus féroces du Brésil.

franchir, comme des tigres furieux, ils investissent la malheureuse victime, la couvrent de morsures et se repaissent de sa chair crue et sanglante.

Sambambaia amène une autre troupe, si habile à lancer la flèche, que l'oiseau, traversant les airs, ne saurait l'éviter. Le manteau qui couvre ce chef est tissu de plumes, une ceinture de plumes environne son corps, et des plumes, appliquées jusque sur son visage, lui donnent l'apparence d'une nouvelle espèce de monstre.

Il est suivi de dix mille Maques, nation endurcie, accoutumée à cultiver le manioc, et non moins utile à l'agriculture que vaillante dans une bataille. Ces Indiens ont pris le soin de fournir des vivres aux autres guerriers. Les uns torréfient l'aïpi, d'autres apprêtent le

manioc, d'autres enfin font jaillir de la cendre les blanches pipocas (\*).

Le brave Sergipe conduisait les Pé-tiguares, qui, ayant récemment triomphé, portaient de nombreux colliers de dents. Son nom célèbre dans les combats avait amené sur ses traces vingt mille hommes de cette nation valeureuse, qui porte des massues tranchantes de bois de fer, et lance des balles avec l'arc à deux cordes (\*\*).

Et toi non plus, tu n'avais pas man-

---

(\*) Ils donnent ce nom aux grains de maïs, qui, posés sur des cendres ardentes, éclatent en boutons blancs.

(\*\*) *Bodoque*, arc à deux cordes. On peut en voir la représentation dans les planches que le prince de Newied a jointes à son beau Voyage au Brésil.

qué au rendez-vous, grand Peciçava; tu guidais le Carijo, venu des terrains aurifères, et les feuilles d'or qui te servaient d'ornement avaient été extraites par toi des rives de ton fleuve. Longtemps ce fleuve porta ton nom, et il était célèbre alors pour produire le métal le plus précieux qu'on trouvât au pied des montagnes; mais ses veines épuisées ne rendant bientôt plus qu'un métal commun, il prit et conserve encore la dénomination peu honorable de rivière de l'or corrompu. (\*)

La renommée a dit que, des cimes sourcilleuses qu'ils habitaient autrefois, ces guerriers apportaient, parmi les

---

(\*) *Ouro inficionado*, torrent épuisé de la province de Minas.

pierres qu'ils enchassaient dans leurs lèvres, de riches et précieux diamans. D'autres y enfonçaient des topazes à la couleur d'or, quelques-uns des saphirs et des rubis étincelans, pierres qu'ils dédaignent et que nous aimons. Je ne dirai pas qui d'eux ou de nous se trompe (\*).

Le féroce Sabará enflamme le courage de six mille archers venus d'Agirapiranga. Ces guerriers, propres à un coup de main, terribles sous les armes, et peu avarés de sang dans les combats, ont abandonné leur délicieuse patrie

---

(\*) L'usage de s'introduire un corps étranger façonné en rond dans la lèvre inférieure et même dans les joues, est généralement répandu au Brésil.

pour des bois épais et des marais fangeux. Le bruit horrible du canon les a chassés des plages de l'Océan jusque dans les pays des mines d'or.

Sabará était suivi d'un guerrier d'une force immense et d'un aspect hideux, que son costume enlaidissait encore. A l'aide du feu, il avait fait graver sur sa large poitrine deux tigres, se livrant un combat acharné. Ce chef est le brave Tatú, la terreur de l'univers; il brandit sa grande tacapé (\*), dont les coups fréquens et nombreux partagent le corps d'un ennemi, ou font voler au loin les bras et les têtes.

Sous ses ordres, douze mille Itatis s'avancent sur dix files. Comme ils ha-

---

(\*) *Tacapé*, massue de bois de fer.

bitent le voisinage des cascades, le bruit des eaux les a rendu sourds. Leurs marraques (\*) pendent en guise de bannières à de longues piques, et, agitées par le vent, elles occasionent un bruit qui remplace chez eux les roulemens du tambour.

Une nation redoutable paraît ensuite, formée en colonnes serrées. La figure hideuse de ces Américains répand au loin l'épouvante. Ils ont pour armes une énorme massue et un bouclier de bois durci. A l'une de leurs mains bril-

---

(\*) *Marraque*, espèce de lance, de laquelle pend unealebasse ou un coco plein de petites pierres qui retentissent quand la lance est agitée; c'est chez eux un instrument sacré et militaire.

lent en outre un arc et des flèches, à l'autre un dard aigu de bois sacré; un hamac charge leurs épaules; une calabasso pend à leur ceinture. Telle est l'image des cruels Tapuyas (\*).

Le courageux Sapucaia mène au camp des alliés quarante mille guerriers de couleur rouge. Deux mille, dont la longue oreille est trouée, sont des femmes de l'invincible race des Amazones. L'amour conjugal les a fait descendre de leurs déserts sur la plage, pour partager les périls de leurs époux et combattre à leurs côtés.

---

(\*) J'ai suivi en grande partie, dans ce beau passage, la traduction qu'en donne M. Ferdinand Denis dans son intéressant *Résumé de l'Histoire littéraire du Brésil*.

Cette troupe d'élite reconnaît pour chef une Indienne pleine de courage, et que le joug de la guerre n'incommode point. Sortie belle des mains de la nature, elle a recours à l'art pour s'enlaidir. Ses sujets l'appellent la Grande-Baleia, et ce nom seul les glace d'épouvante. Plusieurs lui trouvent des attraits et brûlent pour elle; mais le plus grand nombre n'en approche qu'en tremblant.

Un son rauque, qui blesse l'oreille, a retenti, et soudain mille échos funèbres le prolongent sous les longues voûtes des antiques forêts. De grossiers instrumens appellent les guerriers aux armes, et excitent en eux la soif des combats. Plus leur discordance est choquante, et plus la fureur qu'ils allument est meurtrière; ces instru-

mens consistent en cornets de bois recourbé, en flûtes et trompettes d'ossements humains.

Les légions séparées par de longs espaces, sont formées dans un ordre admirable. Elles se déploient sur une triple ligne, où règne un profond silence, et viennent se ranger en bataille autour de la montagne. Ordinairement un orateur les harangue d'une voix de tonnerre, et, versant dans leur âme toute l'ardeur des combats, il parcourt les rangs comme un furieux, en frappant l'air de son épée terrible.

Jararaca, cette fois, remplissait ces importantes fonctions. Chef de l'armée, revêtu de toutes les dignités sacrées et civiles, il se faisait remarquer au plus haut de la montagne, au milieu des vieillards assemblés. Il augmente

sa taille, qui surpasse déjà celle de tous ses sujets, en s'élançant sur les épaules d'un énorme Tapuya, dont ses genoux pressent les flancs robustes, et, courant ainsi de part et d'autre, il impose silence à la multitude et lui parle en ces termes :

« Paiaias généreux (\*), il luiit enfin le grand jour que nous devons léguer sans tache à nos descendants, le jour où votre vaillance doit prouver qu'elle ne craint pas la foudre et qu'elle subjugue le destin. Vous savez que la lâcheté de Gupeva a proclamé fils du tonnerre un malheureux Imboaba (\*\*), vomé par l'O-

(\*) Voyez la note, pag. 120.

(\*\*) Voyez la note, pag. 122.

céan, et cela parce qu'il a fait briller à ses regards un peu de feu.

» Ce cacique sans gloire, prosterné aux pieds d'un vil étranger, lui rend les armes et prend honteusement la fuite; on dit même qu'il l'adore avec humilité, et qu'il lui cède son épouse et sa couronne. Quel sera le résultat de cette erreur grossière? Suivi de nombreux guerriers, l'Imboaba viendra fondre sur nos héros surpris, dévorera les uns et chassera devant lui les autres comme un misérable troupeau.

» Non, le feu sacré qui bouillonne dans ma poitrine ne me trompe pas. Si nous laissons la vie à cet imposteur, vous verrez un jour les hauteurs de Bahia se couronner de ses innombrables frères. Les Tupis paieront cher leur lâcheté. Vous verrez ces étrangers, devenus

nos voisins; nous faire une guerre sanglante; et réduire en esclavage nos femmes et nos enfans.

• Vous verrez nos peuplades errantes chercher un asile au fond des déserts parmi les repaires des tigres; nos vieillards captifs; nos tabas (\*) renversés; nos filles et nos fils transportés à travers les gouffres de l'Océan dans des contrées lointaines, ou arrosant de leur sueur et de leur sang leur malheureuse patrie soumise à l'étranger. Courageux Paiaias, souffrirons-nous tant d'outrages et de maux?

• Le lâche Gupeva redoute le tonnerre de cet Européen; la crainte qui le subjugué est si violente, qu'il oublie que la

---

(\*) Villages indiens.

sphère céleste est pleine de tonnerres bien plus terribles encore. Et quel mal, après tout, quand la foudre éclaterait? Si elle réduisait le monde en poussière, alors, j'en conviens, on pourrait concevoir quelques inquiétudes et quelques alarmes, mais mourir de frayeur avant l'événement, ce n'est point le propre d'un guerrier, mais d'un lâche.

» Seul, oui tout seul au milieu de l'épouvante générale, je marche tranquille à la rencontre de la foudre inconnue, et quand je verrai luire son faux éclair, ou je découvrirai l'imposture, ou je mourrai de la mort des braves. Tout l'art de cet Imboaba ne doit être qu'un vil essai de la nécromantie, à l'aide duquel ce mortel astucieux espère jeter parmi nous le désordre avant

que nous connaissions la cause de notre frayeur.

• Si c'est (ce que je ne puis croire) le véritable tonnerre du grand Tupa qui nous menace, alors il arrivera ce que nous voyons tous les jours; quelques-uns en seront atteints, mais il passera inoffensif sur la tête du plus grand nombre. Si j'aperçois que cet homme lance véritablement l'affreux éclair, eh! que m'importe? Rien n'effraie un guerrier tel que moi; je marcherai droit à lui, et, lui arrachant si je peux son tonnerre, je l'écraserai sous ses propres armes.

• Sus, guerriers vaillans! Sus, guerriers invincibles! Rappelez tout votre courage, rien n'est encore perdu. Serait-ce un tonnerre véritable? Si ce n'est pas Dieu qui le lance, je ne le crains

point. Quel qu'en soit le sagittaire, tant que je n'apercevrai pas le bras du Créateur, je serai tranquille. Il n'est pas de forces créées qui puissent nous soumettre, et l'homme de cœur domine l'univers. »

Ainsi parla le grand chef, et, sa rage augmentant, il frappa du plat de la main, qu'il tenait levée, l'épaule des principaux guerriers en leur criant : *orsu ! orsu !* Ce mot passa de bouche en bouche, et les principaux guerriers, à leur tour, frappèrent du plat de la main les soldats vulgaires. « Que ces éclairs, disaient-ils, soient ou ne soient point véritables, vengeons-nous d'avance, braves compagnons. »

Ensuite Jararaca, suivant l'usage sacré des barbares, se précipite furieux sur tous ceux qu'il rencontre, et, ou-

vrant son énorme bouche en poussant un cri féroce, il frémit, il écume, il rugit, il grince les dents. Enfin, comme l'infortuné atteint du mal d'Hercule, il force l'horrible convulsion à lui céder la victoire, parle encore tout haletant aux autres chefs et leur souffle l'esprit de force (D.).

Cette cérémonie nationale, vestige évident d'anciennes coutumes, a été sans doute corrompue et défigurée par la magie, car son principe paraît avoir été la piété.

Le bruit confus des marraques recommence, et Jararaca, saisissant la sienne, la plante avec dignité au sommet du couteau. La foule s'incline respectueusement devant cet emblème de la divinité.

Le son belliqueux du clairon a répondu au bruit des marraques. Tout

s'ébranle, tout respire les combats. On marche contre Gupeva, on brûle de livrer ses cabanes au pillage, et, afin de répandre de tous côtés la terreur, on fait retentir la voûte céleste de hurlemens sinistres.

Sur ces entrefaites Gupeva lui-même, ayant repoussé de ses lignes l'invasion nocturne, appelait à son secours de nombreuses recrues, et ordonnait sur-le-champ une levée complète des troupes nationales et alliées. Diogo, de son côté, qui pense que la gloire de cette journée doit lui appartenir, va chercher dans la grotte sa provision de poudre, et, lançant différens feux dans les airs, imite l'éclair terrible, au moyen de bombes fulminantes.

Les environs de la rade de Bahia, où Gupeva commandait, étaient peuplés

par les Tupinambas, nation courageuse qui comptait trente mille archers. Taparica amenait, outre six mille combattans, mille Amazones, qui étaient venues pour les fiançailles de Paraguaçu, et que cette guerrière conduisait au carnage.

Elle passait déjà pour l'épouse de Diogo, ce qui enflammait encore plus la rage de Jararaca; et marchant à côté de l'Européen, appelant de tous ses vœux l'instant de la mêlée, elle regardait d'un œil tranquille la multitude qui inondait la campagne. Ses belliqueuses compagnes sont armées de l'arc à deux cordes, des flèches vulgaires et de la fronde rapide. Paraguaçu porte une cotte de mailles, un casque et une épée de bois de fer.

Diogo ne veut d'autres forces que

cette troupe d'élite ; il la range lui-même en bon ordre, et ne souffre pas que la moindre confusion se glisse parmi ses lignes, qu'il déploie dans la campagne. Un corps plus considérable, dont il a refusé les services, est laissé par lui à la garde des Tabas. Il se compose de Tupinaquis, de Viatanes, de Poquiguaras, de Tumimvis, de Tamvias et de Canucajaras (\*).

S'avançant l'espace de deux lieues, Diogo vient d'asseoir son camp ; l'ardente planète verse des torrens de feu sur la plaine desséchée, aucun souffle ne rafraîchit l'air. Il se repose sous la voûte d'une immense forêt, médite son plan

---

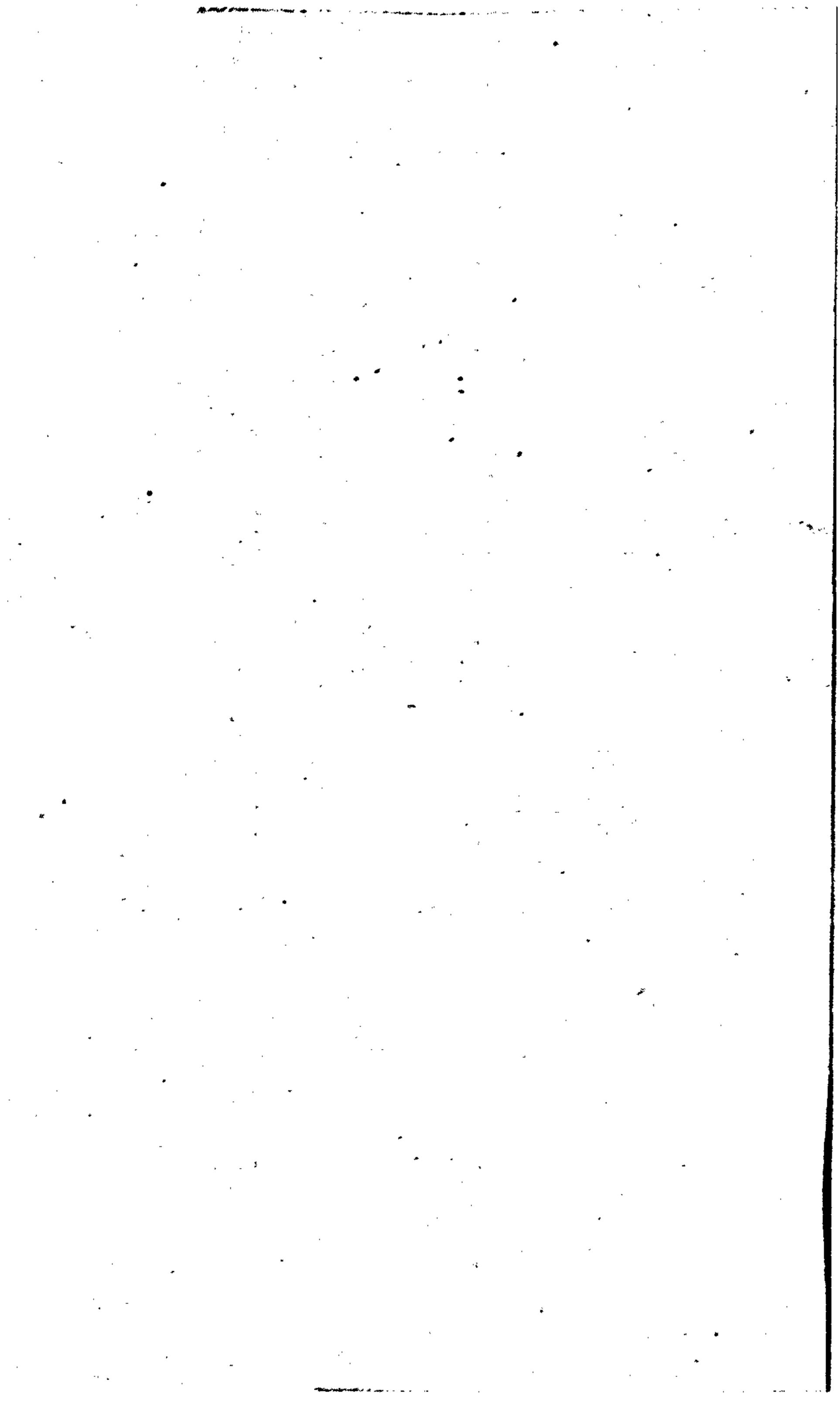
(\*) Nations du désert, qui presque toutes, existent encore.

de bataille, mesure le danger et ne méprise pas la troupe ennemie, quelque barbare qu'elle soit.

Il voit bien l'effroi que lui cause l'invention, pour elle récente, du mousquet, mais le temps use la nouveauté. Il a bien une cuirasse d'acier forgée à l'épreuve des flèches, mais contemplant l'immensité des sauvages, quelque soit le nombre infini de balles que son arme puisse lancer, il n'en reconnaît pas moins la difficulté de vaincre, car il a remarqué que ces peuplades grossières sont aussi opiniâtres que valeureuses.

Il roulait ces sages réflexions dans son esprit, quand autour de la colline il aperçoit un épais nuage de poussière que fait lever la multitude confuse, et qui couvre l'air d'un voile noir.

**Il ne balance pas ; toutes ses précautions sont prises ; il se met en marche pour gagner la cime du mont, tandis que la troupe qu'il commande forme un cordon qui a pour centre la colline.**





*Quem poderá dizer da turba imbelle  
Quantos a forte mão talha em pedaços;  
Semeando por donde o golpe impelle  
Troncos, bustos, cabeças, pernas, braços.*

Oh! qui pourrait dire combien son glaive terrible  
taille en pièces d'ennemis? Partout où il porte ses  
coups, il sème la campagne de corps, de bustes, de  
bras, de jambes et de têtes.



---

---

## CHAPITRE XV.

---

### UNE BATAILLE.

---

On distinguait déjà de toutes parts le tumulte des barbares qui, avant d'en venir aux mains, faisaient retentir la voûte céleste de leur infernale harmonie. Les marraques, les uapis (\*),

---

(\*) Instrument de guerre.

et les clameurs belliqueuses, se réunissaient en un ensemble si terrible, qu'on eût dit le bruit de l'ouragan qui fond sur les campagnes épouvantées.

Toi, rapide Pagé, tu fus le premier dont le sang noir inonda le terrain de la bataille. Tes pieds légers ne purent te dérober à la fronde cruelle, cent fois plus légère que toi. C'est du sommet de la colline et des mains de Paraguaçu que partit le coup qui te frappa. Les pierres sont arrachées des entrailles de la montagne, et pleuvent sur les ennemis de Gupeva. Les flèches de ceux-ci ne restent pas oisives; elles obscurcissent l'air. Jararaca commence une action furieuse, et donne à ses compagnons l'exemple d'une indomptable valeur. Déjà la cohorte tremblante de Diogo suit, partout où elle

l'aperçoit, le tacapé du grand Tatu (\*). Le carnage qu'il fait est plus affreux que celui d'un animal féroce se précipitant au milieu d'un troupeau sans défense.

Mais, tandis que l'escadron de Gupeva s'enfuit tremblant, le brave Jacaré se présente et lui ferme le passage; Jacaré qui, s'il combattait les tigres, n'en trouverait point d'assez forts pour lui résister. La troupe de Jararaca frémit à son aspect. Tout l'étonne dans le barbare, et son arrogance, et sa forme, et la peau de panthère qui enveloppe ses membres vigoureux. et ses rugissemens, plus hor-

---

(\*) Tacapé, massue brésilienne.

ribles encore que ceux de cet animal féroce.

Les deux guerriers se mesurent des yeux, poussent de grands cris et s'attaquent avec leurs massues. Les clameurs de la multitude retentissent ; la terre tremblante pousse au loin un triste mugissement. Jacaré a paré avec son immense bouclier un coup terrible qui l'a partagé ; et, tandis que son adversaire se prépare à revenir à la charge, il lui arrache sa large massue et la brise.

Le Caeté ne délibère pas. Semblable à une lionne furieuse, il se précipite sur son adversaire qui fond aussi sur lui. Tous deux se saisissent avec leurs seules mains. On chercherait en vain le plus fort. Ils s'étreignent aussi vigoureusement, et les deux armées immobiles

les regardent luttant l'un contre l'autre, pied contre pied, main contre main, bras contre bras.

Cependant la terre est humectée du sang de Jacaré; mais, pour cela, il ne songe point à suspendre le combat. Tous deux roulent tour à tour dans la poussière, s'attaquent, se défendent avec leurs dents, avec leurs poings, avec leurs ongles. Enfin Jararaca, portant un dernier coup à son adversaire, lui brise le crâne et l'envoie aux rives sombres.

A cette vue, les troupes de Gupeva tournent le dos, prennent la fuite, et abandonnent aux ennemis le gain de la bataille. Mais Diogo, ayant à ses côtés son épouse, descend de la montagne, d'où il a tout aperçu, et se jette, armé

de pied en cap, au milieu des barbares.

Oh ! qui pourrait dire combien son glaive taille en pièces de sauvages ? Paraguaçu, qui ne le quitte point, et qui modèle sa valeur sur la sienne, précipite également au tombeau de nombreux adversaires. Partout où elle porte ses coups elle fait voler pêle-mêle des corps, des bustes, des bras, des jambes et des têtes. Les bataillons, saisis d'effroi, fuient à leur tour devant la terrible lance, qu'elle brandit dans les airs.

Son épée massacre le robuste Paï et ses trois vigoureux enfans. Deux nobles Caetés des plus vaillans lèvent en vain le bras pour la frapper ; un double revers de son glaive les prive chacun d'une main,

et les laisse immobiles comme deux statues. Enfin, le brave Babú voit la lame aiguë descendre sur sa tête et la partager.

Beaucoup de guerriers inconnus sont par elle arrachés à la vie ; son fer n'épargne aucun de ceux qu'il rencontre. De même que la panthère qui a perdu ses petits se jette furieuse sur le chasseur, et malgré les dards qui la pressent, trouvant encore des forces dans sa douleur, bondit, rugit, mord ou imprime sa griffe partout où ses dents sont impuissantes ; ainsi la courageuse Américaine manie l'épée ou le javelot, et voit les mille coups dont elle est frappée s'amortir sur sa cotte de maille ou son bouclier. Les Amazones qui l'entourent, à l'aspect du péril qui s'amoncelle sur sa tête, attaquent à l'envi

ses adversaires, les égorgent ou les dispersent.

D'un autre côté le valeureux Diogo tient tête à un torrent de barbares, précipite les uns dans les flammes du Tartare, oblige les autres à chercher un refuge dans la fuite. Mais Urubú, le front teint de sang, arrête les fuyards, moitié avec son glaive, moitié à force de prières, et, opposant sa poitrine à l'ardeur de Diogo, il rétablit la bataille et rallume le courage.

Urubú, exercé à poursuivre les monstres à travers la savane, amenait dans les combats un tigre qu'il avait enlevé à sa mère, et qui semait à sa voix l'épouvante et le carnage. Il le lance sur Diogo. L'animal, grinçant les dents, et, regardant le guerrier comme une proie certaine, va dans son impétuosité dé-

chirer de ses dents et ses griffes l'armure qui le couvre, et mettre son corps en pièces.

Mais le héros, bien qu'investi par de nombreux barbares, a aperçu le monstre, qui bondit et qui se prépare à l'attaquer; il l'attend de pied ferme et lui décharge son mousquet à la tête. Le tigre, comme s'il eût été frappé de la foudre, n'avance plus que d'un pied vacillant, il se traîne à peine; et Diogo, se précipitant sur lui, lui coupe la tête.

A ce bruit, à ce feu, à ce coup horrible, à cette fumée qui s'élève, à la vue de ce corps sanglant étendu sur la poussière et de cette terrible tête portée en triomphe à la pointe de l'épée victorieuse, l'immense multitude, saisie d'effroi, se prosterne la face contre terre; et le petit nombre qui se tient

encore debout se rend au grand Caramurú.

Jararaca, l'intrépide Jararaca a suivi lui-même les fuyards. Il s'imagine que Gupeva s'est embusqué dans ses cabanes, et il rôde autour pour tâcher de le découvrir. Le belliqueux tumulte a frappé son oreille, mais il y fait peu d'attention. Un seul objet l'occupe, il veut s'emparer de la grande Taba, massacrer Gupeva et réduire son peuple en esclavage.

De ces malheureux, les uns s'étaient réfugiés dans des arbres, d'autres dans l'épaisseur du feuillage, ceux-ci à l'extrémité de la forêt, ceux-là dans de profondes cavernes dont ils connaissaient les détours. Quelques-uns, las d'errer ainsi dans une agitation continue, s'approchaient du village, quand

ils voient les ennemis y entrer. Ils rebroussent alors chemin et vont donner l'alerte dans le bois.

A la tête des barbares s'avanceit Jararaca, qui, croyant la forêt bien sûre, s'enfonçait sans défiance sous la voûte sombre de ses arbres immortels. Soudain une flèche, lancée perpendiculairement sur son pied, le cloue au sol, qu'il ensanglante. Il veut arracher ce fer douloureux : vains efforts ! sa chair se déchire en lambeaux, et le guerrier reste immobile à cette place fatale.

Ses compagnons accourent à son secours, mais aussitôt mille flèches partent de l'épais feuillage. Chaque taillis vomit une grêle de traits, chaque arbre devient une citadelle. Sur les flancs, en face, sur les derrières, des cris confus s'élèvent, et les vainqueurs, cachés

dans les grottes, arrivent à ce bruit de triomphe.

Environné de toutes parts, le Caeté résiste encore. Mais pour accroître son embarras, Gupeva survient à la tête d'un corps de réserve qui brûle de se distinguer. Jararaca, ne voyant plus qu'un seul moyen de sortir de sa pénible position, de sauver sa vie et de reconquérir sa liberté, arrache à deux mains la flèche profonde, et laisse sur le sol des lambeaux de sa chair meurtrie.

Enlevé sur les bras de deux de ses guerriers, il écarte avec sa redoutable massue les flots d'ennemis qui le pressent, mais qui n'osent porter les mains sur lui. Le sort lui a ravi la victoire, il s'éloigne en frémissant du théâtre de sa honte, et se réfugie au fond

de ses déserts. Mais ses projets de vengeance l'y suivent, et, étendu sur la terre, qu'il ensanglante, il roule dans son esprit le plan d'une nouvelle attaque.

Paraguaçu, avide de gloire, s'abandonnait à toute l'impétuosité de sa fougue martiale; elle s'éloignait imprudemment de Diogo pour couper la retraite au vaincu, quand Pessicava, qui s'est embusqué, voit la déroute de son ami et forme le généreux dessein de le soustraire à ce nouveau péril. Il arrache une énorme branche de l'arbre au sommet duquel il s'est réfugié, et la lance de toutes ses forces sur Paraguaçu. L'héroïne, accablée de ce poids affreux, mord la poussière et tombe expirante au pouvoir de ses implacables ennemis. Ces hommes féroces l'entourent

avec des cris confus, lui font déposer les armes, et s'arrêtent frappés d'admiration à l'aspect de tant d'attraits; leur multitude s'accroît, tous veulent la voir; quelques-uns sentent leur cœur s'enflammer, mais ceux qui ont été témoins de ses exploits, la redoutent alors même qu'elle est évanouie.

Dès qu'on n'intercepte plus l'air autour d'elle, dès qu'elle peut respirer et que la défaillance de son âme s'efface graduellement, elle ouvre ses beaux yeux, regarde de tous côtés et appelle Diogo; mais, rassemblant bientôt ses idées et examinant les affreuses figures qui l'entourent, elle reconnaît qu'elle est esclave, retombe dans son évanouissement, et paraît cette fois avoir abandonné entièrement la vie.

Déjà les sauvages pensent à la dévo-

rer, ils ne cherchent même pas à s'assurer si le moindre souffle anime son existence. Une flamme impure se joint chez eux à une cruelle voracité. La beauté ne saurait obtenir grâce dans leurs cœurs barbares. Qu'un homme ou qu'une femme meure, ils les pleurent d'abord, les font rôtir ensuite et les mangent avec un infernal plaisir.

L'informe Pâtê se disposait à faire subir le même sort à notre héroïne, quand la belle Mangarita, apercevant, de l'épaisseur du bois, le danger que court sa reine, lance une flèche au sauvage. Le bras qu'il levait reste suspendu. A cette vue, un parti d'Amazones fait volte face et rétablit le combat; ces courageuses filles sentent bien que Paraguaçu, tombée au pouvoir de

**l'ennemi, doit être le prix de leur victoire.**

**Cotia, qui en paix comme en guerre a toujours marché à ses côtés, parcourt le champ de-bataille un tacapé à la main, brûlant de reconquérir sa maîtresse ou de venger sa mort. Piâ, Cipô, Açú, tombent sous ses coups fulminans. Balcâ, la terrible Baleâ elle-même mord la poussière, au moment où furieuse elle se précipitait dans les rangs des Tupinambas pour tâcher de conserver l'héroïne expirante.**

**Et toi non plus, Guarapiranga, tu ne peux éviter le bras terrible de l'amie de Paraguaçú. Tandis que tu fais retentir l'inubia sonore (\*), qui enflamme les**

---

**(\*) Espèce de cornemuse en usage chez les Brésiliens.**

cœurs et qui provoque à la guerre; Cotia avec son épée valeureuse l'envoie continuer tã musique féroce au fond des antres de l'Averne, mélodie bien digne de ces terribles lieux.

Tout cède à l'Amazone, et déjà elle touche au moment d'arracher sa maîtresse vivante au courroux des barbares, quand le grand Pessicava, s'apercevant du carnage dont elle s'entoure, lance au secours des siens un escadron furieux. Il espère que, mettant tout en fuite, il atteindra sans peine Cotia, et compte assez sur la vigueur de son bras pour être sûr de faire voler sa tête d'un seul revers de son épée.

Cotia l'attend d'abord de pied ferme, évite le coup du barbare, recule ensuite de quelques pas et s'élançe dans

le creux d'un arbre aussi vieux que le monde. Pessicava la poursuit opiniâtrément, et lui porte un nouveau coup qui atteint la valeureuse Paca, qui l'avait suivie dans cet asile.

La rage du barbare augmentant avec les obstacles, il entre dans l'arbre immense; une lutte s'engage, et tous deux s'étreignent avec fureur. Mais Diogo a appris le danger que court Paraguaçu, il saisit son mousquet et vole à son secours. Comme la poudre enfermée dans la mine est à peine allumée, qu'elle fait voler en éclats les rochers, les montagnes, et porte de tous côtés l'épouvante et la désolation; ainsi l'Européen dans sa douleur fait retentir la forêt de ses cris de rage et jure de tout mettre à feu et à sang.

Il approche, mais ses pieds si rapides

secondent mal son ardeur. Pessicava venait d'étouffer sur sa large poitrine la fidèle Amazone. Déjà son bras se levait sur Paraguaçú; qui dans sa terreur fermait les yeux et respirait à peine. Diogo, qui se hâte en vain, s'aperçoit avec amertume qu'il n'arrivera pas à temps pour la sauver, s'il n'a recours à quelque stratagème qui répande l'alarme parmi les sauvages. Sans ralentir sa course, il saisit son tambour, en arrache d'horribles roulemens; puis, quand il se croit à portée, visant avec son mousquet la tête du barbare, il le frappe de plusieurs balles, et l'étend sans vie dans le creux du vieil arbre.

Effrayés de ce bruit épouvantable, et témoins de ses miraculeux effets, les compagnons du cacique n'essaient point

une résistance inutile. Les uns s'enfuient en jetant les armes, d'autres se soumettent à cet Imboaba si terrible. Le calme renaît insensiblement dans l'âme de la belle Paraguaçu; elle sent que l'ennemi est vaincu, s'éveille en soupirant, se voit libre, reconnaît Diogo, le regarde et lui sourit.





*Gupera trianfante na grã taba  
O infauslo prizioneiro a morte guia,  
E anterendo que a vida se lhe acaba  
A mulher cada hum lhe offercia.*

Gupera' triomphant conduisait les malheureux captifs à la grande Taba; et chacun, pour adoucir leurs derniers momens, leur amenait les plus belles femmes de la tribu.



---

**CHAPITRE XVI.**

---

**LES PRISONNIERS.**

---

La lumière pâle et tremblante du jour s'éteignait derrière le long circuit du vaste horizon; et du haut de la sourcilleuse cordillère qui couvre l'Occident, la nuit descendait à grands pas sur la terre. Les songes, abandonnant la rive infernale, berçaient les mortels fatigués; mais, parmi les barbares qui fuyaient, ceux-là seuls fermaient les

yeux, que la mort frappait de sa lance terrible.

Accablé de lassitude, Diogo était assis auprès de sa belle épouse, au fond de l'immense forêt. Vainement le sommeil cherchait à fermer ses paupières, le héros repoussait opiniâtrement sa présence, bien décidé à veiller sur son trésor pour le soustraire aux entreprises des sauvages. Tous deux se racontaient leurs exploits, et fournissaient ainsi de nouveaux aliments à leur brûlante ardeur. Quand l'heure du triomphe a sonné, il est doux de se rappeler les périls que l'on a courus ensemble.

Autour d'eux, la lune, sortant de l'épaisseur des nuages, éclairait de son pâle reflet une scène d'horreur et de pitié. Sur d'immenses lacs de sang la

mort flottait sous mille aspects sinistres. Le valon paraissait égal à la montagne, et, à la suite de tant de carnage, le tertre qui avait été le théâtre de l'action, voyait sa hauteur doublée par des monceaux de cadavres.

La belle Américaine ne put jeter les yeux sur ce triste spectacle, sans qu'une douce compassion ne s'emparât de son âme. La pitié est-elle une condition naturelle de l'humanité ? Est-ce l'apanage exclusif d'un sexe faible et timide ? Quoi qu'il en soit, Paraguaçu, tout émue, versa des larmes sur ces nombreux héros qui, s'étant éloignés toute leur vie du chemin de la vertu, gémissaient, comme elle l'avait entendu dire à Diogo, dans les flammes d'un brasier éternel.

Est-il possible, lui demandait-elle

avec effroi, qu'uti Dieu comme tu me le représentes, un Dieu si bon, si aimable, sachant d'avance tout ce qui doit arriver et tout ce qui est possible, ait créé les mortels pour une fin si déplorable? Prévoyant un avenir aussi terrible, n'y a-t-il pas une cruauté excusable à leur donner l'être, à leur donner la vie, à leur donner une âme pour les voir ensuite brûler éternellement?

Combien n'en aurait-il pas pu créer qui l'auraient servi avec ferveur, au lieu d'en faire naître qui l'offensent? N'eût-il pas été bien plus doux pour lui de les voir tous monter au ciel et de sauver ainsi toutes les œuvres qu'il aurait produites? Si nos pères prévoyaient une pareille conduite de la part de leurs fils, ne seraient-ils pas les plus barba-

res des hommes de leur donner la naissance? et est-il probable que la bonté du Tout-Puissant le cède à la bonté de nos pères?»

« Ces secrets, répond Diogo, sont ceux de l'impénétrable majesté de Dieu. Que pouvons-nous savoir de son ineffable manière d'agir lorsque nous ignorons même ce que nous sommes et ce que nous faisons? S'il nous manque une raison claire et probable des intentions de Dieu, intentions qu'un voile épais nous dérobe, commençons toujours par expulser de notre âme jusqu'à l'apparence du doute; car il est vraisemblable que Dieu peut plus que l'homme ne sait.

» Mais si nos conjectures s'étendent jusque sur la longue immensité des

choses possibles, où trouverons-nous une créature humaine qui jouisse d'une impeccable liberté? L'innocence est un don pur, un présent libéral de Dieu; et qui dès lors osera demander pourquoi l'on ne nous a pas concédé ce qui ne nous était point dû? »

« Personne, reprend l'Américaine; mais quelle faute peut-on raisonnablement reprocher à ceux qui ignorent tout? Dieu prend-il par hasard moins de soin de nous que des autres hommes, et ne nous abandonne-t-il d'abord que pour nous condamner ensuite? Sommes-nous d'une autre nature que vous, et était-il juste de nous cacher les vérités qu'on révèle au reste des humains? Notre nation est-elle plus éloignée du ciel parce qu'entre elle et la

vôtre se trouve le gouffre immense de l'Océan? »

« Ne reprochez à personne, réplique le héros, une faute qui n'est que la vôtre, la vôtre seulement. Si, jetés sur cette terre, vous y cherchez avec soin le bien présent, pourquoi ne pas vous y occuper aussi de l'auteur de toutes choses? Pour le reste vous avez un instinct, un esprit, une imagination; ce n'est que lorsqu'il s'agit de Dieu que vous opposez à vos grossières fautes le bouclier de votre ignorance. Cette ignorance n'est point une excuse, mais un crime. »

Cependant, accablée de fatigues, Paraguaçu commençait à fermer ses beaux yeux, et Diogo jouissait du bonheur de l'avoir confirmée dans la foi par ses réponses prudentes. Sur ces entrefaites,

la brutale multitude des prisonniers, loin de se montrer avare de sa vie, se livre à la joie, à la danse, aux boissons fermentées, et attend l'instant de la mort comme un beau jour de fête.

Gupeva, triomphant, conduisait ces malheureux captifs à la grande Taba, et chacun de ses sujets, pour adoucir leurs derniers momens, leur amenait les plus belles femmes de la tribu. On leur apporte du poisson, de la viande, des mangabas, des liqueurs qui brûlent, et, quand le breuvage, agissant sur leurs esprits, les a rendus presque insensibles, deux sauvages tombent sur chacun d'eux et lui passent autour du corps une forte corde de coton. Ainsi, sur le rivage maure, une lionne enchaînée par le lacet qui lui serre les flancs bat les airs du

foûet de sa queue, rugit, aiguise ses ongles et recourbe son corps.

Les vainqueurs accablent les vaincus d'outrages. Mais eux, sans s'émouvoir, leur répondent avec insolence et leur jettent des regards de mépris. Un homme s'approche, et, sachant combien il y a de lâcheté à mourir sans vengeance, il leur offre un panier de pierres et les engage à y puiser de quoi vendre chèrement leur vie.

Parmi eux s'avançaient Embiara et Mexira, deux jumeaux appartenant à l'une des plus nobles familles de la nation des Caetés. Leur mère Ainúba, leur donnant le jour en même temps, les avait créés aussi semblables que beaux. Les plus gracieuses Américaines, dont ils avaient séduit le cœur, versaient des larmes sur leur fin prochaine, et ne

trouvaient d'autre soulagement à leur douleur que l'espoir de se nourrir bientôt d'une chair si ardemment chérie.

Les enfans de Bahia escortaient ces captifs, qui étaient décidés à ne point mourir sans avoir d'avance vengé par le sang celui qu'on se disposait à répandre. Embiara, qui excelle dans l'art de lancer les pierres, en fait pleuvoir une grêle sur la multitude qui l'entourne. Les vainqueurs cherchent vainement à se couvrir la tête de leurs larges boucliers; le projectile en atteint plusieurs et leur fait mordre la poussière.

Embiara, saisissant à deux mains un énorme fragment de rocher, le soulève au-dessus de sa tête et le vibre de toute la force de ses bras. La masse renverse quelques spectateurs et en

écrase quelques autres. Sous son poids le grand Tapira roule étendu. Le prisonnier n'est pas encore satisfait, il arrache trois autres pierres, et, si la foule qui l'entourait ne se fût pas écartée rapidement, la terre eût été de nouveau jonchée de corps et souillée de sang.

La corde d'un autre côté retenait Mexira. Aussi furieux que son frère, il vise à la tête le barbare Pyri, qui vient de l'enchaîner, et il fait jaillir au loin sa cervelle. Le peuple s'enfuit épouvanté. Mexira, renonçant à l'espoir de rompre ses liens, arrache en silence trois fragments d'une immense roche et renverse et provoque ses gardiens stupéfaits.

A ce bruit, Tojucane s'avance sur le théâtre de tant de carnage. Il paraît radieux et fait retentir ses marraques

au milieu des applaudissemens des vainqueurs. Un diadème de plumes noires lui ceint le front, un semblable manteau flotte sur ses larges épaules, un vernis noir couvre son corps tout entier, à l'exception de son visage sur lequel on lit sa fureur, et pour l'accroître encore il balaie sa large poitrine avec sa lèvre inférieure.

Sa figure, son cou, ses bras offrent à l'œil étonné les nombreuses blessures dont il les a couverts lui-même pour prouver sa valeur. Ces cicatrices, livrées à une affreuse pourriture, achèvent de rendre son aspect hideux. La tourbe brutale admire un courage si inouï, pousse des cris de joie, et dans sa stupide férocité le proclame le plus grand des héros.

Elle s'ouvre de toutes parts pour lui

laisser un libre passage, et le considère long-temps dans un respectueux silence. Mais Embiara, qui tient encore une pierre, la luit lance d'un bras nerveux et brise du coup son large bouclier. Tojucane est à peine ébranlé par le choc; il agite dans l'air son terrible tacapec couvert de plumes disposées avec art, et, s'approchant des deux frères-attachés à une longue corde, il leur parle ainsi :

« N'êtes-vous point les traîtres qui, dans leur rage, êtes venus nous égorger, et qui, vous dépouillant de toute pitié, avez plus d'une fois, malgré les cris plaintifs de leurs mères, dévoré nos enfans au berceau? » — « Oui, répondent-ils, et sans les liens qui nous enchaînent nous ne serions pas embarrassés pour dompter tes fureurs.

Romps-les un instant et quoique captifs tu verras si nous balancerons à boire tout ton sang.

« Vifs ou morts nous te défendons de nous toucher. Si nos bras se mesuraient avec le tien, ou la stupeur te clouerait au sol, ou un seul de nos coups suffirait pour te faire mordre la poussière. Délivre-nous de nos liens, et bientôt nous t'aurons vu fuir devant nous. Peut-on s'enorgueillir de sa valeur quand on n'a le courage de triompher de ses adversaires que lorsqu'ils n'ont plus d'armes? »

« Cette pensée, dit Tojucane, e'est sur le champ de bataille que vous auriez dû l'avoir. C'est là qu'il eût fallu vous montrer braves comme moi. Mais alors que vous commençâtes à combattre vous fûtes esclaves ! Comment osez-vous

donc maintenant faire parade, d'un orgueil aussi vain? La jactance sied mal à ceux qui n'ont pas eu le courage de résister.

Il dit et lève sur leur front son immense épée, il la laisse retomber, et elle frappe deux coups terribles. Embiara est renversé, mais il respire encore Mexira ne respire plus, une dernière convulsion agite son corps, tandis que son frère mord la poussière avec une ardente furie. Le meurtrier brisant leur poitrine sous ses pieds : « Mourez, superbes, leur crie-t-il, servez-nous de trophée, et satisfaites à la fois notre vengeance et notre faim.

Comme la fable raconte que le poids d'une montagne oppresse Typhvé, ainsi le barbare foule le malheureux Embiara. Le jeune prisonnier ressemble à

la couleuvre qui, accablée par une masse terrible, se courbe, se recourbe, balaie la poussière avec sa queue, et levant une tête hideuse, vibre son dard dans les airs. L'infortuné se replie ainsi; et ce n'est qu'après de longs efforts qu'il parvient à rendre son dernier soupir.

Une troupe nombreuse de femmes environne les victimes. Elles se lamentent, elles versent des pleurs, elles remplissent la campagne de leurs hurlemens, et le peuple attentif y répond par des sanglots. Ce deuil trompeur n'est pas de longue durée. Chacun s'assied près des cadavres que l'on commence à dépecer en enlevant successivement les pieds, la tête et les bras.

Ces chairs, qu'ils nomment *moquem*, sont déposées sous un amas de branches et de terre, sur lequel ils allu-

ment ensuite un feu lent. De temps en temps ils tournent ces mets horribles, les couvrent, les découvrent jusqu'à ce que la chaleur les ait bien saisis de tous côtés, action détestable qu'ils cachent à l'indignation de Diogo dont ils se rappelaient les menaces.

Le héros cependant est instruit de ces apprêts, et déjà il roule dans son esprit le moyen de troubler la fête des barbares. Son parti est pris. Mille feux disposés dans la campagne s'allument à sa voix, et leurs fusées flamboyantes jettent l'effroi dans l'âme des sauvages. Ils frémissent, abandonnent leurs sanglans préparatifs, et courent se cacher dans l'épaisseur des bois.

Ils craignent jusqu'à l'aspect du grand Caramurú. Gupeva lui-même fuit saisi d'épouvante, et il ne sait comment con-

jurer ce qu'il prend pour un artifice des esprits infernaux. Mais Paraguaçu, qui sent combien l'abandon des barbares serait funeste à Diogo, met tout en œuvre pour les faire revenir de leur effroi et les rappeler dans le village.





*Confusas entre si tão fluctuando  
As canoas, que a gentia não regia;  
E huma rai sobr'outras embarrando  
Na desordem, que todas confundia.*

• Les pirogues, qu'aucun pilote ne dirige plus, errent au hasard, s'embarrassent, s'entre-choquent et se brisent.



**CHAPITRE XVII.**

**LE COMBAT NAVAL.**

Sur ces entrefaites Jararaca, de retour à la grande taba des vigoureux Caetés, n'épargnait ni peine ni soin pour hâter la guérison de son pied et réparer la honte de sa déroute. Il assemble ses guerriers, énumère ses forces et examine ses nouveaux plans d'attaque.

Les nécromans sont d'avis que le feu est l'unique cause des succès de Cara-

murú. Ils appellent à leurs secours de savans magiciens du désert, et tous réunis décident qu'il faut essayer contre l'étranger les sortilèges les plus puissans. Après avoir oint leurs corps de graisses enchantées, ils entonnent en bourdonnant leurs chansons grossières par lesquelles ils espèrent faire mourir Diogo et le priver de son feu dévastateur.

Un d'eux, qui, par ses profondes connaissances, s'est acquis une immense réputation parmi les barbares, demande la parole et s'exprime en ces termes : « Il n'est point de bras humain qui puisse détourner le tonnerre et éteindre l'éclair, et c'est là, Caetés, la cause principale de notre embarras. Mais si par hasard le feu de Caramurú n'a rien de surnaturel et qu'il ressemble au nô-

tre, pourquoi n'essaierions-nous pas de l'éteindre à force d'eau ?

• Ce prétendu fils du tonnerre n'osera, s'il en est ainsi, cingler vers votre port et s'aventurer contre vos pirogues. A peine aura-t-il touché l'eau qu'il en sortira sur-le-champ, à demi mort, comme vous l'en avez vu sortir le jour de son naufrage. Personne n'a oublié dans quel état nous le rencontrâmes alors ; son bras ne lançait point cette foudre qui épouvante la terre, et, affaibli par l'eau qui coulait de ses vêtements, il ne pouvait, à l'aide du feu, essayer une guerre opiniâtre.

• Le ciel, la terre et la mer sont peuplés de différens Anhangas dont les attributions ne se confondent jamais. Quelques-uns, qui n'ont de pouvoir que sur l'air et le feu, enfantent les tempêtes,

les ouragans et la foudre. D'autres, s'attachant de plus près à notre globe, excitent les tremblemens de terre, la peste et les autres fléaux. Celui qui protège l'étranger n'aura aucun pouvoir sur l'eau s'il en a sur le feu.

Le peuple grossier paraît entendre avec plaisir ce discours, qui se concilie avec toutes ses croyances. Il le couvre d'unanimes applaudissemens et vote l'exécution immédiate du plan qu'il propose. La guerre prend en conséquence un nouvel aspect, tous les combattans courent à la mer, et aucun soldat, aucun capitaine ne balance à s'embarquer sur la rapide pirogue.

On donne dans ces parages le nom de pirogue à une barque faite d'un seul tronc d'arbre creusé, et que dix couples de rames font voler à la surface de

liquide élément. Chargée de troupes et de munitions, elle glisse sur l'onde avec une telle impétuosité, que, soit qu'elle les conduise à l'attaque, soit qu'elle les ramène vaincus, elle s'élançe plus légère que la flèche rapide.

Déjà sont accourues plus de trois cents nations du désert. Jararaca arme leurs guerriers d'élite, et, laissant à terre les hommes les plus faibles et les moins décidés, il tourne ses proues vers la position ennemie la moins éloignée, vers cette île de Taparica où règne le père de Paraguaçu; car il est persuadé qu'instruit de cette attaque Diogo ne tardera pas à voler au secours du vieillard.

Celui-ci, exempt d'inquiétude, se reposant sur son gendre et sur la victoire, jouissait d'une paix qui lui semblait

devoir être éternelle, et quand la rauque inubia vint porter à son oreille le signal des combats, il était si loin de penser aux armes, qu'ignorant le danger dont il se trouvait menacé, il courut se jeter dans les mains de ses ennemis.

Le malheureux cacique est saisi à l'improviste; la taba où il règne est surprise sans défense; et la flamme et la fumée ont bientôt appris au brave Diogo la nouvelle invasion des barbares. Il ne balance pas sur le parti qui lui reste à prendre, et, résolu à n'emmener que Paraguaçu et cent guerriers, il ordonne qu'on prépare ses armes et ses pirogues.

Il prend avec lui vingt bombes qu'il a sauvées du vaisseau, quatre canons de fer que de bons nageurs ont retirés à sa voix des entrailles sablonneuses

de l'Océan, de la mitraille, des boulets ramés, des pistolets, des fusils, et trois pirogues, qu'il a comblées de poudre et de résine, et qu'il se propose de lancer contre les barbares en guise de brûlots.

La flotte de Jararaca se forme en croissant. Elle espère cerner Diogo et l'accabler de flèches qui obscurciront la lumière du soleil : mais lui, sourit de leur vaine arrogance, compte sans s'effrayer les innombrables barques qui couvrent la mer, et écoute l'écho de Bahia répéter les hurlemens des barbares.

Cependant l'heure de la vengeance a sonné ; le feu brille, le bronze effroyable retentit, la mitraille balaye la mer de tous côtés, et dix pirogues chargées de sauvages disparaissent dans

les profondeurs de l'abîme. Plusieurs hommes, dans leur épouvante, se précipitent au sein des flots ; d'autres, abandonnant leurs rames, se jettent devant les bombes que Diogo leur envoie ; quelques-uns enfin offrent leurs poitrines à l'épée victorieuse.

Leurs barques, qu'aucun pilote ne dirige plus, errent au hasard, s'embarassent, s'entre-choquent, se brisent, et, pour augmenter le désordre, les trois pirogues incendiaires, arrivant dans la mêlée, couvrent les eaux d'un déluge de feu, obscurcissent les airs de tourbillons de fumée, et font bouillonner de toutes parts les ondes épouvantées.

Ainsi que la flamme rapide, embrasant tout à coup une immense forêt du Brésil, couvre ses pétillantes étincelles de longues colonnes de fumée, ondoie

dans les airs et se propage de branche en branche, de même un océan de feu s'étend sur la baie couverte de pirogues, et le barbare, saisi d'épouvante et d'horreur, trouve dans les eaux la fin d'une existence qu'il croyait soustraire à l'incendie.

Jararaca était resté sur le rivage, où il retenait dans les fers l'imprudent Taparica. Son œil contemplait avec rage sa flotte réduite en cendres, et ses troupes qui fuyaient dispersées. Déjà, au bruit de la victoire, toute l'île volant aux armes, a soumis ou massacré les Cactès.

On n'aperçoit plus sur la vaste baie une seule pirogue des ennemis; la mer est encombrée de cadavres, et les fuyards ne savent où porter leurs pas. Gupeva qui occupe la côte avec sa tribu,

leur ferme la retraite de ce côté. Les malheureux, sortant à moitié de l'eau, étendent leurs bras supplians, et lui abandonnent à la fois leur liberté et leur vie.

Il n'en est pas ainsi de Jararaca, qui, terrible sur la plage, se fait un bouclier du malheureux Taparica, et menace de l'égorger si l'on approche. Diogo, qui vient de toucher la terre, s'arrête tout tremblant à cet affreux spectacle. Paraguaçu, témoin de l'embarras de son époux, le conjure de sauver son père, et s'évanouit dans ses bras avant que Diogo sache comment il délivrera l'infortuné vieillard.

Déchargera-t-il son mousquet sur le barbare? Mais si le coup dont il veut le frapper, atteignait Taparica sous les yeux de sa fille? Il peut, en voulant sau-

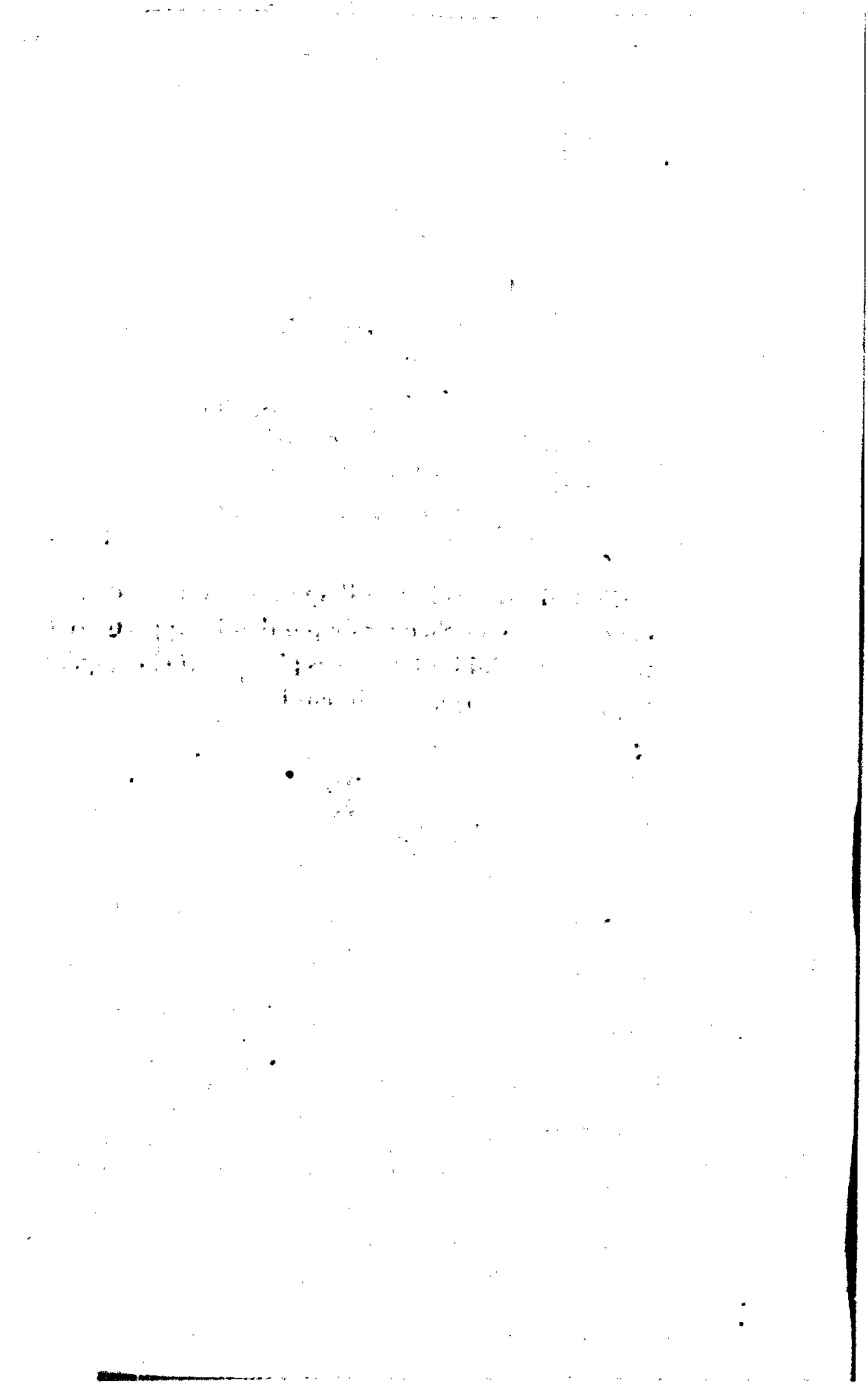
ver le père de son amante devenir malgré lui son meurtrier. Affreusè alternative ! trois fois il couche en joue le sauvage, trois fois il relève son fusil mal assuré. Deux hommes suspendent l'action sur terre et sur mer, Jara-raca avec sa massue, Diogo avec son mousquet.

« Que puis-je attendre encore, dit l'Européen ? Je ne suis pas sûr de frapper Taparica, et il n'est que trop certain que, dans les mains de son ennemi, la mort est pour lui inévitable ; mon retard ne fait qu'augmenter son péril. » Il dit et prenant pour but le front du barbare, il vise... le coup part, et la balle traverse la tête du sauvage.

Semblable à un immense rocher que la foudre détache de la montagne et fait rouler au loin dans la plaine, Jara-

râca tombe, et sa chute ébranle le désert; un fleuve d'un sang noir et fumant inonde la terre autour de lui, il y applique sa bouche écumante, mord avec fureur l'arène qu'il presse, et rend avec la vie son esprit infernal.

Déjà Taparica s'était précipité dans les bras de Diogo, qu'il serrait affectueusement contre son cœur, et d'un œil encore troublé il mesurait le vaste espace occupé par le cadavre de son ennemi. Paraguaçu, que la présence du péril de son père avait comme anéantie, revenait de son évanouissement, et se voyait avec transport, ainsi que son époux, sur le sein du respectable vieillard.





*Assim vingar-me do enemigo espero,  
Disse; e sem se mudar do antigo posto,  
As picadas cruéis tão firme alura,  
Como se penha fora, ou rocha dura.*

C'est ainsi, dit-il, que j'espère me venger de mes ennemis, et sans changer de position il supporte avec tant d'impassibilité toutes ces piqûres cruelles, qu'on le prendrait pour un roc insensible.



---

---

**CHAPITRE XVIII.**

---

**LE GUERRIER LIVRÉ AUX INSECTES.**

---

Du côté opposé du continent on entendait bouillonner les flots sous les pirogues de Gupeva, qui venait féliciter Taparica et Diogo du trépas de leur commun ennemi. Comme il mettait pied à terre, les vaincus, d'un autre point, arrivaient tremblans, baissant leurs arcs, demandant la paix, et offrant en

échange une soumission à toute épreuve à ce pouvoir surnaturel qu'ils ne comprenaient pas.

On vit descendre du désert dix ambassadeurs qui, au nom des nations qui avaient arboré les marraques de la guerre, venaient confirmer par des traités solennels l'obéissance complète du pays au peuple Lusitanien. Parmi eux figuraient les plus puissans caciques qui, avec leurs cérémonies nationales, proclament le fils du tonnerre prince absolu de tout le désert.

Diogo, qui sent l'importance de la soumission de ces peuples grossiers, ne balance pas à accepter le pouvoir qu'ils lui décernent. Une communication solennelle a lieu en son nom, et elle est écoutée avec respect par la multitude. Caramurú défend l'homicide à ses nou-

reaux sujets, et il décerne d'avance la peine de mort contre celui qui osera enfreindre sa loi.

Persuadé cependant que la soif du carnage est une passion trop invétérée dans l'âme de ces nations aveugles pour pouvoir espérer de l'éteindre d'un seul coup, il se propose, dans le cas où cette peine serait applicable, d'user quelquefois d'indulgence et de dissimuler son respect pour la loi. Les barbares acceptent ses conditions avec respect; il en est une pourtant qu'ils se proposent de violer plus d'une fois : ils n'ont point le courage de renoncer à leurs horribles festins, car la vengeance sur ce point les rend féroces, et les préjugés de l'éducation ne s'effacent pas en un jour.

L'occasion ne tarda pas à le prouver. A peine Diógo s'est-il éloigné, que Ta-

parica lui-même se prépare à l'horrible festin. Il court à sa pirogue où il a laissé le féroce Bambú enchaîné, Bambú qui a été au moment de s'emparer de lui, et qui n'a pas craint de porter sur sa personne un bras sacrilège ! quel repas délicieux pour les sujets du cacique outragé !

Le malheureux, retenu par des liens pesans, est exposé à des myriades d'insectes qui le tourmentent, et tout son corps sanglant disparaît sous de noirs essaims de marimboudes (\*). Un sang noir ruisselle de leurs cruelles piqûres ; mais lui, toujours immobile, paraît, dans

---

(\*) Guêpes du Brésil, dont la piqûre est fort douloureuse.

sa stupide tranquillité, insensible au tourment qu'il éprouve.

Diogo, témoin de ses maux, frémit de l'inhumanité du supplice et ne peut croire qu'une patience si courageuse, qu'une abnégation si complète puisse être le propre d'un mortel. Il reconnaît à ces traits le cœur tyrannique de son beau-père, et offre le secours de son amitié au valeureux Bambú que le trépas environne.

« Tu perds ton temps avec moi, lui répond le féroce guerrier (\*) ; je suis tout disposé à bien d'autres supplices que

---

(\*) L'auteur assure tenir le fait d'un homme d'état digne de toute confiance. Il a eu lieu, suivant lui, à Para, sous le règne de Joseph I<sup>er</sup>.

celui que tu vois; je ne veux point de la liberté que tu m'offres, et la douleur que j'endure a pour moi des charmes. C'est ainsi que j'espère me venger de mes ennemis.» Il dit, et sans changer de position, il supporte avec tant d'impassibilité toutes ces piqûres cruelles, qu'on le prendrait pour un roc insensible.

«Si le motif qui te fait agir ainsi, reprend Diogo, est la crainte de l'esclavage, et que tu préfères souffrir quelque temps le mal qui te dévore, que de passer ta vie dans les fers, mets un terme à ton inquiétude et prends confiance en moi; je puis par un gagé certain te prouver qu'il m'est aisé de faire cesser ton supplice et de te rendre à la liberté.»

Ici le barbare écarte un instant avec

la main l'épaisse nuée d'insectes qui lui couvre le visage, et jetant au compatissant Diogo un sourire auquel se mêle une affreuse gaîté : « Qui te surprend ? lui dit-il ; pourquoi donner à ce vil corps une condition plus douce ? Ce corps ne m'appartient plus. Si je l'anime encore, il n'en est pas moins la propriété de mes ennemis.

» L'esprit, la raison, la pensée, tout cela est à moi, mais pas autre chose. Qui soutient, qui alimente ma chair immonde ? N'est-ce pas la nourriture que je prends tous les jours et qui se confond avec elle ? Tu vois cette chair en proie à d'horribles piquûres ; ne crois pas, je te le répète, qu'elle soit à moi. Elle ne se compose que de celle de mes ennemis dont j'ai fait de délicieux fes-

tins, et par conséquent ce n'est pas la mienne, mais la leur.

• Je me suis constamment engraisé de la chair de leurs enfans et de leurs pères. Elle forme maintenant presque tout le corps que j'anime, et c'est pour ce motif que mes tourmens me sont agréables. Plus ma chair souffre ; plus mon âme est consolée, et je suis bien vengé de mes ennemis, puisque ce corps qui est le leur, est si maltraité. •

L'Européen ne peut croire à ce qu'il entend. Il ne peut comprendre que, lorsque notre enveloppe mortelle est si cruellement déchirée, l'âme, par une fiction, s'élève au-dessus du supplice. Il s'afflige, au fond du cœur, de voir ce barbare, insensible à toute autre impression, allier tant de constance à tant de

superstition, et une valeur si indomptable à une ignorance si profonde.

Cependant les nations du désert, réunies dans une immense plaine, avaient préparé une fête solennelle pour célébrer l'avènement de Diogo. Le guerrier, le front couronné de plumes brillantes, s'avance en triomphe à travers la multitude transportée d'admiration, et va s'asseoir sur un trône, du haut duquel il domine cette population accourue de si loin.

A ses pieds sont rangés en demi-cercle soixante caciques de ces nations féroces qui, au nom de leurs peuples humiliés, viennent lui faire une soumission dictée par l'épouvante. Tujucupapo, l'un d'eux, imposant silence à ses collègues, harangue Diogo en ces termes :

« Fils puissant du tonnerre, qui commandes sur la terre et la mer, et qui, combattant avec gloire, as su tout dompter au bruit de ta foudre, ne crois pas que nos cœurs inflexibles t'eussent cédé la victoire dans une guerre humaine; non, nous ne craignons pas les effets de la mort quand la lutte dont elle est précédée n'est pas surnaturelle. Nous t'offrons nos fidèles respects, car ta valeur nous a appris que, sur le champ de bataille, le ciel tout entier descend à ton secours; et qui peut résister ici-bas au guerrier qui a pour lui l'assistance du ciel?

• Toutes les nations du désert réunies déposent à tes pieds leurs arcs et leurs épées. Suspends également ta foudre et protège l'existence de ceux qui se soumettent à ton empire.

Si, comme je n'en doute pas, tu commandes à l'ouragan et à la tempête, renonce à effrayer avec ton feu d'humbles mortels qui ne te demandent qu'à jouir des bienfaits de ta clémence et des douceurs de la paix.

• Tous les peuples de ce vaste continent sont prêts à se lever à ton moindre signe, et ton nom seul suffira pour te faire obéir des plus intrépides guerriers; que ta bonté nous oblige à te chérir comme ta valeur nous a forcés à te craindre. Celui dont le bras terrible a le pouvoir de troubler la sphère céleste, n'a-t-il pas également celui d'en faire descendre les rayons d'une lumière pure et bienfaisante? »

« Ce n'est point le hasard, répond Diogo, c'est le grand Tupa lui-même qui a voulu faire sentir à votre nation

le pouvoir de son bras. Si vous écoutez la voix sacrée du ciel, qui brille avec tant d'éclat sur vos têtes, vous serez libres pour toujours de l'affreuse tyrannie des Anhangas, et vous régnerez à jamais sur leurs légions impies.

« Mais votre candeur ne vous permettant pas encore de pénétrer de si sublimes mystères, cherchez, à la clarté de la raison, une vertu plus robuste, et implorez-la de la majesté de Dieu ; votre voix sera entendue là-haut, et vous verrez bientôt votre patrie, dernier refuge du serpent infernal, s'émailler, par enchantement, comme des fleurs les plus brillantes, et vous offrir d'avance une image fidèle de l'immortalité. »

Ainsi parle le généreux Diogo, et soudain l'immense multitude, ravie de son bonheur, le célèbre par des danses sau-

vages. Rangés en longues files, ils étendent leurs bras et varient à l'infini la position de leurs pieds; mais bientôt, prenant une attitude guerrière, les pelotons s'ébranlent et se pressent les uns contre les autres, imitant une belliqueuse attaque, et faisant retentir l'air du son de leurs marraques.

Les nécromans, que le Brésil respecte, découvrent une de ces bannières vénérées, insigne triomphante de la nation, chère au peuple et considérée comme un symbole de grâce. A l'instant les sacrificateurs, troupe choisie pour entretenir des rapports avec le ciel, terminent la barbare cérémonie en soufflant à la ronde sur les principaux caciques.



*Capella alli se vê de esculho nobre,  
Obrado com desenho estranho, e variô,  
Onde effigiado em marmore, se cobra  
Hum natural bellissimo calvario.*

**La, au fond d'une chapelle taillée dans le roc avec  
une perfection peu commune, s'élève un magnifique  
calvaire de marbre.**



---

**CHAPITRE XIX.****LA CHAPELLE MYSTÉRIEUSE.**

Diogo, ayant mis un terme aux maux de la guerre, se reposait tranquille au sein d'une paix délicieuse, et la renommée appelait à ses pieds toutes les nations du continent; elles accouraient en foule des régions les plus reculées du Brésil; et croyant voir en lui l'image de la foudre, le désert tout entier s'empressait de lui rendre hommage.

Quelques-uns de ces barbares avaient vu, de leurs propres yeux, les effets de la terrible flamme, et ils avaient baisé déjà la poussière du vainqueur. D'autres, en arrivant, obéissaient à la seule voix de la renommée qui leur avait raconté ces exploits. Tous lui apportaient des plumes brillantes, des baumes odoriférans, les trésors de leur rude opulence, et les dons les plus précieux de la Cérés américaine. Tous lui amenaient leurs plus jolies filles pour épouses.

C'était une antique coutume chez ces barbares, que, lorsque quelque capitaine se distinguait par son courage dans la guerre, ou par la protection évidente que lui accordait la Divinité, les caciques les plus puissans regardaient comme un honneur de s'allier

à lui. Tous ceux donc qui s'enorgueillissaient d'une illustre origine recherchaient avec empressement la gloire de voir le sang de l'illustre Caramurú se mêler à celui de leur famille.

Le vieux chef des Tapuyas, le vénérable Tuibaé, lui offre la main de sa fille la belle Tiapira, jaloux de voir par cette alliance son nom retentir dans l'Amérique entière. Xerenimbo, autre cacique non moins formidable, lui amène la divine Moema, Moema, déjà refusée à plusieurs princes, et à laquelle il faut absolument un époux digne de ses aïeux.

Beaucoup d'autres Brésiliennes de haute naissance aspiraient au cœur de Diogo, soit à cause des qualités brillantes qu'elles admiraient en lui, soit pour tout ce qu'on leur avait dit de son

audace et de sa bravoure. Le héros leur donne à toutes des preuves d'un vif intérêt, mais il se garde bien d'engager sa foi. Il les accueille avec distinction, et pour ne pas offenser ces nations grossières, il traite leurs parens comme s'ils étaient les siens.

C'était la seule Paraguaçu qui devait recevoir ses sermens, c'était elle seule qu'il estimait sincèrement et à qui ses douces caresses prouvaient l'ardente affection qu'il lui gardait au fond de l'âme. Il aimait en elle le courage qui brave les dangers, et la docilité qui recherche les bienfaits de la religion. Cet innocent amour fit naître, suivant l'usage, chez les unes la poignante envie, chez les autres la jalousie avec tous ses serpens.

Irritées de la préférence dont l'hé-

roïne est l'objet, elles forment l'horrible complot de lui arracher la vie. Paraguaçu découvre leur projet, mais comment s'y soustraire? quittera-t-elle sa sauvage patrie? ira-t-elle visiter l'Europe, et chercher sous d'autres cieux une existence plus tranquille? Elle s'arrête à cette idée; Diogo, qui la partage, rêve déjà aux moyens de s'éloigner de cette plage inhumaine.

Agité par cette subite pensée, ils s'enfoncent, avec elle, dans les rives boisées d'un large fleuve, qu'en l'honneur du docteur séraphique le Lusitanien a décoré du nom de Saint-François. Le soleil dardait à pic ses rayons sur le sable, aucune brise n'agitait l'air; ils cherchèrent dans l'épaisse forêt un asile contre la chaleur du jour, et arrivèrent insensiblement dans une profonde ca-

verne qui recèle un sublime mystère.

La roche miraculeuse s'étend en tous sens l'espace d'environ mille pas. La nature, si féconde en prodiges, s'est surpassée dans cette construction, qui date sans doute du jour où le globe s'échappa des mains du Créateur. Dans cette cavité si vaste, si majestueuse, la main du grand architecte a dessiné un dôme, une nef, des chapelles, un temple enfin absolument semblable aux nôtres (\*).

La nef a trente-trois pas, la longue voûte plus de quatre-vingts; jamais jusqu'alors le pied d'un mortel n'avait

---

(\*) Cette église, qui existe encore, est connue sous le nom d'*église da Lapa*, église de la caverne.

foulé cet espace ; au dedans le pavé est de terre molle, tout est en pierre au-dehors, excepté deux hautes tours de marbre entre lesquelles s'élève un péristyle du jaspe le plus précieux.

De somptueuses chapelles règnent à l'intérieur ; elles reposent sur de brillantes colonnes. La voûte est parsemée d'étoiles qui roulent entre d'épais nuages ; de longues tribunes, bordant le fleuve sur lequel elles ont jour, servent à éclairer la vaste étendue de l'édifice. Non, si l'on réunit tous les prodiges que ce lieu recèle, jamais merveille semblable ne s'offrit à l'admiration des humains.

Là, au fond d'une chapelle taillée dans le roc avec une perfection peu commune, s'élève un magnifique calvaire de marbre. La croix est veuve du

sauveur des hommes, mais sur la base qui est d'un jaspé plus beau que celui d'Égypte ou de Paros, on aperçoit sa mère et son disciple bien-aimé, de grandeur naturelle.

À la vue d'un miracle si inoui, Diogo, muet d'admiration, sent une secrète terreur descendre dans son âme. Un soupir s'échappe de sa poitrine; il se prosterne et adore le Dieu puissant qui, en créant la terre et la mer, jeta les fondemens du plus bel édifice qui ait jamais frappé les yeux des hommes.

«Le temple est prêt, dit l'Européen; il te manque la foi, il me manque le prêtre qui préside à la cérémonie. Dieu a fait ici tout ce qui dépendait de lui pour préparer à l'infidèle les voies du salut. Où trouver un plus bel exemple de sa prévoyance? Dans ce temple inconnu

il a tout disposé pour qu'on l'adore ;  
les adorateurs tardent seuls à venir.

• Symbole manifeste de sa volonté, ce temple est destiné à prouver au monde que Dieu n'abandonne pas le sauvage le plus grossier ; qu'à toute créature humaine il réserve le remède de la croix ; que tous ceux qui ne repoussent pas le secret penchant qui les porte au bien, sont admis au bénéfice de son sang précieux, et que, pour avocat dans la glorieuse entreprise de notre salut ; il nous a donné sa mère elle-même, la plus pure des vierges.

• Daignez, Seigneur, daignez par votre bonté infinie suppléer à tout ce qui leur manque, suppléer à tout ce qui me manque à moi-même. Vous avez le ferme désir de sauver tous les hommes. En faut-il d'autre preuve que l'œuvre

miraculeuse qui frappe mes yeux ?  
N'arrêtez point vos regards sur nos ini-  
quités, car si vous voulez les punir  
toutes, vous ne trouverez aucun juste  
parmi nous, tant l'antique faute a donné  
naissance à des fautes moins pardon-  
nables encore. »





*He fama cuido que a multidão formosa  
Das damas, que Diogo pretendido,  
Vendo arancar-se a nao na ria undosa  
Nadando o esposo pelo mar seguido.*

**On raconte que l'essaim des belles Américaines qui  
aspiraient à la main de Diogo, voyant le navire fendre,  
en s'éloignant, les ondes écumeuses, suivirent quelque  
temps à la nage le cruel qui les abandonnait.**



---

## CHAPITRE XX.

### LES AMÉRICAINES A LA NAGE.

Quittant ces lieux et sillonnant le fleuve rapide, Diogo descend dans la rade de Bahia pour voir s'il n'y trouvera point quelque voile se dirigeant vers les contrées orientales. Il ne craindrait pas de traverser l'immense Océan sur une légère pirogue, si le danger auquel il est prêt à s'exposer ne devait pas être partagé par son épouse chérie.

Un rocher d'une forme gigantesque domine le liquide élément. A sa base la nature a creusé une anse, refuge ordinaire des vaisseaux, au-dessus de laquelle les yeux s'arrêtent avec délices sur un magnifique amphithéâtre de verdure. Ce môle couvert d'arbres sert de phare au navigateur qui affronte les dangers de l'Atlantique, et les pilotes de la côte lui ont donné le nom du glorieux apôtre des Gentils.

Là, Diogo aperçoit sur les écueils un navire que le courant et l'orage avaient poussé à la côte. L'équipage ne connaissait pas sans doute ces parages inhospitaliers. Répandus sur la plage sans aucune espérance de salut, ils voyaient venir à eux une tourbe de barbares qui se disposaient à les faire prisonniers. Mais Caramurú ne balance pas; ses

aviron impriment à sa pirogue une nouvelle vitesse, il fend les flots et vole au secours des Européens.

Pour empêcher que, trompés par les barbares, ils ne s'abandonnent à eux sans défiance et ne déposent en leurs mains leurs armes captives, il fait briller les siennes à leurs yeux, les engage par des signes à se méfier de ce rivage cruel et du péril qui les menace, il les exhorte enfin au courage et leur promet son assistance.

Arrivé à portée de canon, il fait retentir sa trompette bruyante, remplit les échos du rivage des sons rauques de son tambour, et lance avec fracas dans les airs une bombe menaçante. A ce bruit imprévu les barbares frémissent; les uns fuient, les autres tombent la face contre la terre, et, reconnaissant

le grand Caramurú, ils viennent avec respect se ranger sous ses ordres.

A sa voix ils volent en foule au secours du navire, arrachent les naufragés aux ondes écumantes, les transportent à demi-morts sur le sable et réussissent à sauver ainsi tout l'équipage. Paraguaçu leur apporte des vêtements, des vivres, et s'efforce de réparer leurs forces affaiblies. Quand ils furent revenus à eux-mêmes, qu'ils eurent repris courage, et que la joie, long-temps éteinte dans leur âme, s'y fut réveillée après un frugal repas, Diogo, s'approchant d'eux avec bonté, leur demanda qui ils étaient, d'où ils venaient, et vers quels climats ils faisaient voile.

L'un d'eux, qui paraît être le chef des autres, remercie le héros de son hospitalité, et lui dit en langue castillane :

« Nous sommes nés dans la riche Andalousie ; au milieu de ces champs Ibériens que le Bétis arrose de ses ondes, Peut-être le nom d'Arelliano est-il parvenu jusqu'à vous. Nous sommes ses amis, ses compagnons, et nous venons sans lui des provinces de Pérou.

« Si la renommée a porté dans ces régions les exploits du dominateur des enfans du soleil ; si Pizarre, si fameux sur le globe, n'est point inconnu de vous, sachez que c'est lui qui nous a ordonné de nous embarquer sur le grand fleuve qui descend de l'immense Cordillère, barrière de l'occident et de l'orient.

« Cherchant de nouvelles îles et de nouvelles mers, nous avons long-temps navigué dans des parages lointains. Poussés enfin ; tantôt par la tempête, tantôt par une douce brise nous arrivons à l'Océan

qui nous est connu. Les périls, les événemens qui ont signalé cette traversée de plus de mille lieues passent tout ce que l'imagination peut se figurer, et pour vous les décrire il me faudrait une poitrine d'acier et une voix de fer.

En descendant le fleuve dans son cours immense nous avons vu plus de soixante nations inconnues et barbares, différant de noms, de mœurs et de langage. Nous avons vu les deux rives se couvrir, à notre passage, d'une multitude innombrable. Nous avons vu des monts sourcilleux et des campagnes couvertes de productions diverses; notre œil a plongé dans une plaine d'une dimension si prodigieuse que seul dans cet hémisphère, avec les peuples dont elle était couverte, elle formerait un vaste empire.

» Mille fois, environnés de pirogues belliqueuses, nous avons teint de sang les ondes du fleuve; mille fois, mettant pied à terre, nous avons été poursuivis par des armées si considérables, que, sous leurs bataillons, disparaissaient les montagnes et les vallées. Sur ces rives périlleuses cette dure guerre contre mille braves nations n'a cessé pour nous que lorsqu'entrant dans la zone brûlante nous sommes arrivés à la région des Amazones.

» Là, de nouveaux dangers nous attendaient. A notre aspect un nombreux escadron de femmes descend avec fureur sur le rivage. La soif des combats se lisait dans leurs traits... Elles rêvaient la destruction de notre flotte... Ces femmes martiales dominant en ces lieux le sexe viril, tourbe grossière et

sans énergie; et leur nom est resté à l'immense fleuve sur les bords duquel elles habitent.

» Déjà le lion de Castille aurait soumis le malheureux empire de ces formidables héroïnes, si, à la suite de pénibles fatigues, nous n'avions pas eu la douleur de voir expirer notre brave chef, l'invincible Arelhano. Privés de son expérience, ne pouvant espérer aucun succès sans lui, nous nous sommes tous embarqués sur ce brigantin que vous voyez, et nous faisons voile vers notre patrie, quand les courans nous ont poussés sur cette côte.

« Amis, répond Diogo, n'en doutez point, vous trouverez en moi de puissans secours. Vous voyez un homme qui, jouet comme vous des flots irrités, apprit dans le malheur à plaindre les

malheureux. Il vous offre une main amie, d'abondans matériaux, des bras enfin pour réparer votre navire et le mettre à même de vous transporter de ce climat dans votre chère Espagne et sur les bords de votre fortuné Bétis. »

Il dit : à sa voix les Américains s'empressent d'offrir leurs services aux Castillans. Les travaux sont poussés avec vigueur ; bientôt le navire est en état de poursuivre sa route. L'équipage espagnol ne peut faire un plus long séjour sur cette plage, tout le convie au départ et la fraîcheur de l'air, et la beauté du jour, et la mousson qui devient favorable. Il déroule ses blanches voiles que la brise a bientôt enflées, et rasant la surface de l'onde, il disparaît aux regards de Caramurú.

« Heureux, mille fois heureux, s'é-

crie le héros, ô vous, à qui après une longue absence il est enfin permis de revoir votre chère patrie ! Retenu sur ces rivages je ne puis vous suivre dans votre dangereuse traversée. Comment oser confier à une nef qui, comme la vôtre, ne fut pas destinée à une aussi longue navigation, une vie cent fois plus précieuse à mes yeux que la mienne ? »

Le navire espagnol était descendu derrière l'horizon. Luttant contre le calme, un beau vaisseau, à la poupe duquel flottait le pavillon de France, l'avait remplacé sur la plaine azurée. Il paraissait faire des efforts pour approcher de terre, et semblait se diriger vers la pirogue de Diogo. Des signaux lui indiquent la route qu'il doit suivre. Les deux embarcations se hêlent, et la

nef française, vaincue par les sollicitations du naufragé, met le cap sur la plage de Bahia.

Diogo cependant embrassait pour la dernière fois Gupeva et Taparica, et faisait part à son épouse de l'intention où il était de l'emmener visiter la magnifique Europe. Suspendue entre l'émotion et le regret, Paraguaçu sent dans son âme la joie se mêler à l'inquiétude, mais dès que le respect filial fait couler ses larmes, l'amour les essuie.

On raconte que l'essaim des belles Américaines, qui aspiraient à la main de Diogo, voyant le navire fendre en s'éloignant les ondes écumeuses, et leur enlever la dernière espérance de retenir le fugitif, se précipitèrent avec fureur au milieu des vagues, et suivirent

à la nage le cruel qui les abandonnait, sans que la masse d'eau qui battait leur poitrine pût éteindre le feu dont elle était consumée.

Le nombreux équipage du vaisseau se pressait sur le tillac pour être témoin d'un spectacle aussi extraordinaire. Ignorant le motif de tant d'audace il considérait avec crainte ces intrépides nageuses. Une, qui n'était pas moins belle qu'irritée, la charmante Moëma, le cœur en proie aux serpens de la jalousie, fait un effort pour dépasser ses compagnes, et parvient à saisir le gouvernail.

Là élevant la tête au dessus du sillage qui bouillonne : « Tigre barbare, s'écrie-t-elle, car tu n'as pas le cœur d'un homme.... Cependant le tigre, quelque rugissemens qu'il pousse, ren-

contre enfin l'amour, qui le dompte, toi seul ne cède point à l'amour, malgré la flamme dont je brûle pour toi. Ouragans, foudres, éclairs qui dévorez l'espace, comment ne consommez-vous pas le plus infâme des mortels, un mortel assez insensible pour payer tant d'amour par tant de haine ! Mais que dis-je, infortunée ? n'est-ce pas lui qui lance le tonnerre, et son cœur n'est-il pas formé du rocher le plus dur ?

• Pourquoi, barbare, ne me montrais-tu pas ce dédain, alors que, simple et sans défiance, je me livrais à ton astuce ? Tu ne m'eus point offensée en m'écoutant avec hauteur. Va, le temps ne m'a que trop appris ce qu'on pouvait attendre de toi. Après t'être montré si souvent sensible à mes prières, tu me laisses un cœur captif, tu me fais,

traître, et tu paies le plus sincère amour par la mort la plus cruelle.

» Une aussi profonde ingratitude me serait bien moins douloureuse, mon sort affreux ne m'accablerait, peut-être pas autant, si je n'éprouvais l'amertume de te voir me préférer cette femme indigne, cette infâme, cette perfide. Je t'aurais suivie comme une humble servante, comme une misérable esclave, si je n'avais craint d'être forcée de donner le nom de maîtresse à la vile Paraguaçu, à Paraguaçu qui, quoiqu'elle en dise, non-seulement m'est inférieure en naissance, mais ne possède encore ni mon esprit ni ma beauté.

» Tu me regardes sans t'émouvoir flotter mourante entre ces ondes furieuses, et ton amour passé ne t'invite pas seulement à répondre par un sou-

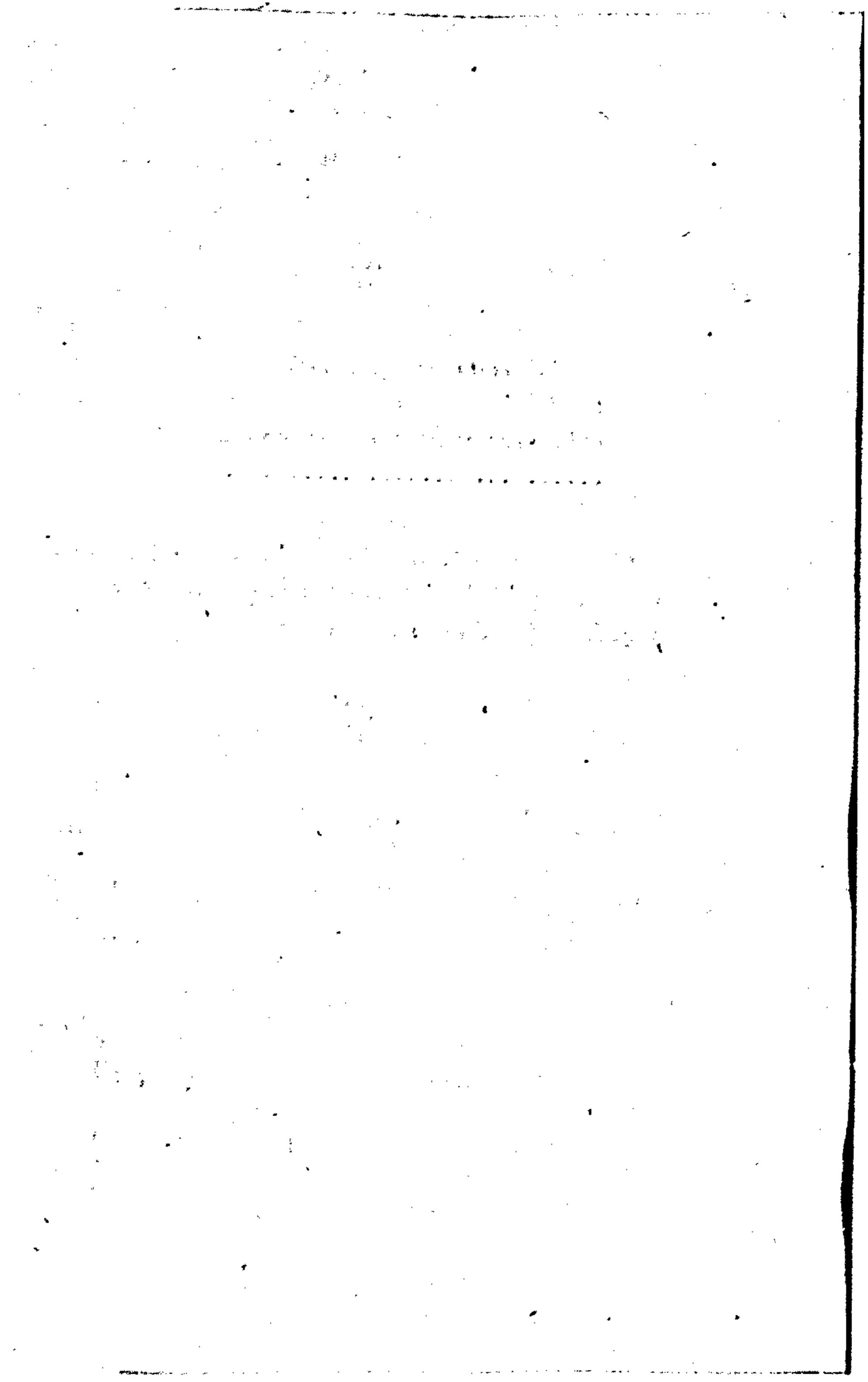
pir à tous ceux que je pousse vers toi. Barbare, ajoute-t-elle en le voyant fuir, si la foi que je t'ai gardée irrite ton âme, ah! ne te caches pas davantage; obéis à ton courroux et lance sur moi ta foudre ngeresse. »

Elle veut parler encore; mais un voile épais couvre ses yeux, elle tremble, ses forces l'abandonnent, une pâleur mortelle couvre son visage, et sa main sans vigueur laissant échapper le gouvernail rapide, à travers l'écume salée elle descend dans la profondeur de l'abîme; mais reparaissant bientôt sur l'onde qui mugit : « Ah! Diogo! cruel! s'écrie-t-elle d'une voix déchirante » et disparaissant soudain pour toujours, une montagne d'eau s'accumule sur sa figure enchanteresse.

Elle fut pleurée des beautés de Bahia,

qui l'avaient accompagnée dans cette douloureuse poursuite, et qui, ne voyant personne répondre à leurs cris de douleur, regagnèrent furieuses le rivage de leur patrie. Diogo ne put les voir sans une vive émotion lui prodiguer des preuves d'un amour si tendre, et il ne se rappelle plus le nom de Moëma, qu'il ne déplore le sort de cette amante infortunée.

Le vaisseau, sur ces entrefaites, sillonnait le vaste Océan, une molle brise enflait ses voiles, et la mer, qui brillait à une prodigieuse distance, ressemblait à une plaine sans inégalités. L'onde se ridait seulement comme le gazon que courbe le souffle du matin, et l'écume mêlée au vert des ondes, ressemblait aux innombrables paquerettes qui émail-  
lent nos prairies.





*Aqui do vasto Oceano no meio  
Por horrivel tormenta a prôa applica  
O illustre Cabral com fausto acaso.*

.....

**L'illustre Cabral franchissait l'immensité de l'Océan, lorsqu'au bruit d'une horrible tempête un heureux hasard le dirigea vers ce rivage.**



---

## CHAPITRE XXI.

### LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL.

Duplessis, qui commandait le vaisseau français, assis à la poupe durant une belle nuit, écoutait le récit des aventures de Diogo et admirait surtout les détails de son naufrage. Puis il lui demandait par qui, comment et à quelle époque le Brésil avait été découvert? A qui l'empire Lusitanien était redevable

d'un semblable trésor, si long-temps caché dans un hémisphère inconnu?

« Vous savez, lui répond le Portugais, que deux monarques, après avoir dompté l'ardente Libye, lancèrent leurs flottes à travers l'Atlantique et allèrent chercher de nouveaux mondes dans l'Orient et l'Occident. Les pavillons espagnol et portugais se promènèrent là où n'avaient jamais flotté les bannières de la Grèce et de Rome. Les résultats de tant d'audace sont connus : un nouveau monde fut la récompense de ces intrépides navigateurs.

• Le Portugais commande du Tage à la Chine; le Castillan vogue d'un pôle à l'autre, et les deux extrémités du globe obéissent à Lisbonne et à Séville (\*).

---

(\*) Séville était alors la capitale de l'Espagne.

Mais depuis le jour où l'immortel Colomb apporta à l'Europe étonnée des signes non équivoques de l'existence d'un nouveau continent, la louable émulation des deux peuples s'est changée en une haine implacable.

• Déjà, tout se disposait pour une guerre sanglante, quand le successeur des Apôtres offrit aux deux partis sa médiation paternelle et décida ce qui devait appartenir à chacun des rois. De son trône placé dans les murs de l'impérieuse Rome, il rétablit la paix, encouragea les découvertes, et traçant une ligne à travers la profondeur du ciel, il partagea le monde entre Jean et Ferdinand.

• Dans la vaste portion qui échut au Lusitanien, se trouve enclavé le précieux Brésil, pays fécond en nations et

en prodiges, contrée la plus riche de l'heureuse Amérique. L'illustre Cabral franchissait l'immensité de l'Océan, lorsqu'au bruit d'une horrible tempête un heureux hasard le dirigea vers ce rivage.

• Il observe attentivement cette nouvelle région. Il admire son doux climat, ses belles campagnes, ses immenses forêts et ses vertes prairies qui couvrent un terrain aurifère. La plage est couverte de nations inconnues qu'il invite à la paix par des signes de confiance et en faisant briller à leurs yeux le trophée de l'auteur de la vie.

• On touchait à cette saison, où du sein de la terre s'échappe la verte plante que l'hiver a flétrie, et où le soleil, poursuivant sa carrière, ramène le temps où le roi des cieux triompha de la

mort. Ce souvenir sacré décide la flotte à célébrer le saint sacrifice à la gloire du vainqueur de l'Enfer.

• Dans une immense prairie, ombragée par un épais feuillage, on élève un autel champêtre, autour duquel les nombreux équipages assistent à la cérémonie du divin mystère; l'encens fume en l'honneur du fils de l'Éternel; la céleste victime apporte la paix à ces nouveaux hommes et sanctifie cette nouvelle terre.

• Les Américains contemplent d'un œil stupéfait l'acte sublime qui se passe sur l'autel. On s'aperçoit qu'ils comprennent, dans leur grossier instinct, qu'il s'agit d'une cérémonie religieuse. Plusieurs, examinant le prêtre, imitent stupidement les gestes sacrés dont il accompagne ses prières, joignent les

mains comme lui, les lèvent, les désuissent, et quand il se retourne ils s'empressent aussitôt de se retourner à son exemple.

» Comme le sapajou, habitant des bois, saisit au passage le moindre de nos mouvemens, et, observateur infatigable, imite sans relâche tout ce qu'il nous voit faire, ainsi le grossier idolâtre ne s'éloigne pas de la foule agenouillée, contemple en silence le sacrifice, et reproduit avec une sauvage exactitude tout ce qui frappe ses yeux.

» Un orateur sacré s'avance vers les troupes, il leur dicte de pieux conseils, et son éloquence verse les trésors de la foi dans ces âmes vaillantes destinées à la propager. Le soldat et le matelot chrétiens prennent part à la divine cène; ils reçoivent le pain des anges avec res-

pect et humilité. On dit qu'alors Cabral, montant sur un tertre, les harangua en ces mots :

« Glorieuse nation que le ciel a chargé  
» de délivrer l'univers du honteux paga-  
» nisme, et à l'ardeur de laquelle ne  
» suffit déjà plus l'ancien hémisphère  
» et la vaste immensité de la mer pro-  
» fonde, ton zèle, dans ce pays incon-  
» nu dont l'Océan sépare nos contrées,  
» aura pour carrière un monde nouveau,  
» et quand il sera converti, tu en trou-  
» veras un autre s'il en est qui se dé-  
» robe encore aux regards des humains.

« O profonds desseins ! ô vastes abîmes  
» de la puissance et de la sagesse éter-  
» nelle ! Comment une partie si éten-  
» due de notre globe a-t-elle pu rester  
» si long-temps cachée aux peuples les  
» plus éclairés ? Cinquante-cinq siècles

» s'écoulaient sans que les nations de notre continent dépassent leurs limites naturelles, et durant cette longue période, fertile en brillantes inventions, personne ne soupçonne qu'il existe un autre hémisphère.

» Mais il est venu le temps, le jour, l'heure où il a plu à la divine Providence de nous guider vers ce rivage. Ce jour est celui où le Christ conjure son père de pardonner à ses bourreaux, celui où il meurt glorieux sur une croix. Je vois les plaies divines de ce Rédempteur des hommes se dessiner parmi les écussons de notre bannière en tant de lieux triomphante (\*), et

---

(\*) Allusion aux cinq besans qui chargent l'écusson de Portugal, depuis la fameuse vic-

» les nations du désert qu'environnent  
 » les ténèbres assistent au mystérieux  
 » sacrifice de son sang.

» Jouis avec orgueil de ce bienfait,  
 » terre favorisée du ciel, et sois redeva-  
 » ble de ton nom à la croix du Sauveur  
 » des hommes. Si la lumière descend  
 » parmi tes enfans plus tard que parmi  
 » les nôtres, qu'elle y descende avec plus  
 » d'abondance.»

A ces mots il s'agenouille et fait plan-

toire d'Ourives. Les historiens ecclésiastiques y voient les cinq plaies de Jésus-Christ, qui apparut, disent-ils, à don Alphonse Henrique, au moment de la bataille. D'autres, moins amis du merveilleux, assurent simplement qu'il prit ces cinq besans en mémoire de cinq blessures qu'il avait reçues, ou de cinq rois maures tués sur la place.

ter le labarum sur un tertre élevé. L'armée, à un signal, se prosterne humblement, et chaque soldat colle sa bouche sur la terre. L'étonnement des barbares est à son comble. Ils écoutent d'une oreille stupide les hymnes religieuses auxquelles répond le son des trompettes et des tambours (E).

« Mais bientôt les Portugais substituèrent au nom de la croix celui du Brésil, préférant le bois qui donne de brillantes teintures à celui sur lequel le fils de l'Éternel rendit le dernier soupir. C'est ainsi que le mortel s'attache toujours aux richesses présentes, et oublie ce qui peut le rappeler aux intérêts de sa gloire future.

» Cabral observe la belle perspective de la côte, et, charmé de la douce température et de l'excellent mouillage dont

elle jouit, il donne à la rade dans laquelle il se trouve le nom de *Porto-Seguro*, port sûr, port tranquille. Toutefois, ne perdant pas de vue la mission dont il est chargé, il gémit de se voir contraint par les destins à ne pas permettre à la flotte un plus long séjour dans ces lieux fortunés.

• Cependant il écrit au souverain de Portugal pour l'instruire de la précieuse découverte qu'il vient de faire. Le roi Dom Emmanuel ne tarde pas à envoyer dans ces contrées un cosmographe habile, sorti de l'école qu'un célèbre infant avait fondée pour la science nautique (\*).

---

(\*) L'école nautique et mathématique, fondée à Sagres par l'infant Dom Henrique, se glorifie de compter parmi ses élèves, Colomb,

Ce cosmographe était Améric-Vespuce, dont le nom fut imposé au nouvel-hémisphère à la place de celui du grand homme qui l'avait découvert.

» Et pour avoir quelqu'un qui pût, dans la suite, expliquer aux Portugais l'idiome sauvage de ces barbares, il laissa parmi eux plusieurs condamnés que, sur les bords du Tage, la justice avait dévoués à une mort ignominieuse, et il leur promit la vie s'ils avaient le courage de s'aventurer dans les profondeurs du désert pour saisir les secrets de la langue américaine.

» Ensuite il fit comprendre, par signes, à ces peuplades grossières, qu'il con-

---

Améric-Vespuce, et plusieurs autres illustres navigateurs.

fait ces hommes à leur loyauté. Il leur laissa des armes qui pussent servir à leur défense, et divers objets à l'aide desquels ils trafiquassent avec les barbares; des grelots, des miroirs, des hameçons, des couteaux, des briquets, des marteaux, des scies et d'autres menues pièces de quincaillerie.

• L'escadre, ne s'arrêtant pas davantage, livra ses voiles à la brise de terre. Les sauvages se pressèrent sur le rivage. Saisis de douleur, craignant de ne plus voir ceux dont ils avaient admiré les prodiges, ils les saluaient de la main et leur faisaient d'une voix émue les adieux les plus tendres.

• Les malheureux déportés, essuyant une dernière larme, se mêlèrent parmi ces tribus belliqueuses, apprirent leur langue, et obtinrent des alimens

en échange des objets qu'on leur avait laissés. Leurs guitares enchantèrent ces enfans de la nature, ils bondirent de plaisir au bruit des grelots ; mais ce qui les étonna le plus ce fut d'apercevoir leur image dans une glace.

• Chacun d'eux, en extase, admire l'horrible figure que lui renvoie le cristal poli ; il lui demande qui elle est, comme si elle l'entendait ; et, croyant qu'elle se cache de l'autre côté du talisman, il le tourne et le retourne pour la saisir ; mais, ne pouvant arriver jusqu'à cet être fugitif, il en est qui cassent le verre pour voir s'ils ne trouveront pas, à l'intérieur, l'image qui se joue trop long-temps de leur patience.

• Tandis que ces déportés errent à l'aventure, Améric-Vespuce et le courageux Coêlho déterminent avec ta-

lent le gisement des rivages et des golfes. Parmi les navigateurs qui découvrirent de nouveaux mondes, ajoute Diogo en s'adressant à Duplessis, je n'oublierai pas l'habile pilote Jacques, qui a déjà levé le plan de la délicieuse rade dans laquelle a eu lieu notre première entrevue.

• Plus tard, ayant fait moi-même naufrage sur ces côtes, j'ai parcouru le vaste désert qui se dérobaît à notre vue, et j'ai mis en fuite les barbares qui essayaient en vain de le défendre. J'ai compté, dans cette vaste étendue de pays, des peuples si nombreux, que toute l'Europe ne les contiendrait pas, si, descendant la longue Cordillère, on les énumérait depuis la Plata jusqu'au Para.

• La province la plus septentrionale

de l'empire Lusitanien, dans l'opulente Amérique, est le grand Para, qui ressemble à une île de l'Océan, environnée d'une mer profonde. Il fut découvert sous les ordres de Pizarre, par Arelhano. La ligne équinoxiale coupe ce pays, qui contient dans ses limites la zone torride.

• Sur neuf lieues d'étendue et vingt-six de circuit, dans le sein du large Maranhaô aux vagues immenses, apparaît cette île magnifique, dont l'extrémité court vers la terre ferme. Quinze rivières arrosent son terrain aurifère, et un faible détroit, qui lui sert de limites, peut passer pour un isthme qui l'unit au continent par un mince cordon de sable.

• Vient ensuite la vaste province de Ceara, qui ne possède ni ports ni com-

merce. D'innombrables barbares font paître leurs troupeaux dans ses plaines, et il n'est point de nation dans toute l'Amérique, qui soit plus funeste aux étrangers. Un fleuve, sortant d'un des lacs du désert, traverse le pays et court avec rapidité vers l'Océan. C'est dans ses profondes entrailles que le Brésilien plonge pour aller chercher ses perles les plus fines.

Je n'ai point de renseignemens à vous fournir sur le fertile Paraiba, puisque le commerce français y a fondé un de ses principaux comptoirs, et qu'il s'y précipite en foule pour charger ce précieux bois du Brésil, si estimé de l'Europe. En suivant la plage, on trouve une île de moindre grandeur, mais agréable, fertile, riche et peuplée. Nous l'appelons Itamaracá.

» A huit degrés de l'équinoxe, se déroule Fernambuco, province délicieuse, abondante en gibier, en poissons, en fruits, en bois plus rares encore que tous ceux du nouvel hémisphère. La perspective qu'offrent aux regards du navigateur ses épais massifs de verdure, dispense, à mon avis, la croyance si répandue qu'elle sera un jour le siège d'un nouvel Eden.

» Sergipe déploie ensuite ses coteaux, plus enchanteurs que tous ceux que vous avez pu voir, et dont les habitans vivent plus heureux que tous les peuples du monde. Climat agréable, ciel toujours serein, soleil dont l'ardeur est adoucie par un doux brouillard, des palmiers, des mangues, mille arbustes à l'épais ombrage, tout se réunit pour y créer un charme, une beauté qui n'ont

rien de comparable que dans le ciel.

• Au quinzième degré dans le sud, au milieu de la vaste embouchure d'un fleuve parsemé d'îles, s'étend une autre province dont la culture est immense (\*). On trouve ensuite Porto-Seguro, dont la situation compense bien les étroites limites, et Espiritu-Santo, dont les vastes champs se déroulent au loin aux regards du voyageur.

• Nhiteroy, habité par les Tamoyos (\*\*), commande à de vastes campagnes. Cette contrée sera à jamais

---

(\*) *Provincia dos ilheos*, la province des îlots, des petites îles.

(\*\*) Province de Rio-Janeiro, arrosée par le Nhiteroy, et peuplée jadis par les Tamoyos.

célèbre par son excellent mouillage, dont une grande barre ferme l'accès. Déjà fréquentée de vos Français, elle est suspendue entre nous comme une pomme de discorde, et coûtera, si mon présage n'est pas trompeur, bien du sang aux petits-fils des Gaulois et des Lusitaniens.

• Saint Vincent et saint Paul ont donné leurs noms à nos dernières provinces. Elles s'étendaient plus loin autrefois; et près du Rio de la Plata le sauvage foule, sans y penser, les traces des enfans de Lisbonne. Là, flottèrent jadis nos drapeaux; là, nous avons attaché au sol le souvenir de nos conquêtes; et imposant aux lointaines peuplades des dénominations portugaises, nous avons indiqué à nos derniers neveux l'ancienne démarcation des

contrées castillanes et lusitanien-  
nes (\*). »

---

(\*) Il y a dans l'original : « Nous avons donné à ce lieu le nom de *Marco*, pour indiquer les confins des possessions castillanes et lusitaniennes. » *Marco* signifie, en portugais, *borne, limite*.



*Cinge as portas exercito robusto,  
Brilhante guarda, de que o invicto braço,  
Ao lado sempre da real pessoa,  
Sustenta as lises e defende a croa.*

La garde des portes est confiée à une armée formidable et brillante, dont le bras invincible soutient toujours, aux côtés du monarque, les lis, marque de sa puissance, et le plus glorieux diadème de l'univers.



---

**CHAPITRE XXII.**  

---

**LA FRANCE, HENRI II, ET CATHERINE  
DE MÉDICIS.**  

---

On touchait à cette saison où le soleil, dans sa vaste carrière, égale les jours aux nuits, et où le vieil automne, modérant l'ardeur de la température, revêt les ormes de pampres verdoyans. Le dieu du vin ébranlait de ses joyeux accens les coteaux où naissent les grappes vermeilles, et son bras vigou-

reux roulait les tonneaux dans les caves, quand le navire français entra dans les eaux de la Seine que bordent de si délicieuses campagnes.

Diogo et sa charmante épouse, abandonnant le vaisseau, s'embarquent sur une légère felouque qui remonte le fleuve, et vient jeter l'ancre au milieu de Lutèce. Ce monde entier, réuni dans l'enceinte d'une seule ville, remplit le Portugais de surprise et d'admiration ; sa vue est éblouie, son cœur est ému à la vue de ces temples, de ces tours, de ces palais, de ces édifices, de ces jardins, de cet athénée qui domine le globe, et de cette cour la plus auguste de l'univers.

Mais Paraguaçu, dont les regards n'avaient jamais été frappés d'un si brillant spectacle, reste immobile et comme

anéantie. Elle ne respire plus, elle ne parle plus, son œil est fixe, son visage sans émotion. Tout ce qu'elle admire lui semble un songe; une stupeur soudaine lui ravit la voix, l'ouïe, la parole et la mémoire.

Comme un enfant suspendu au cou de sa nourrice, à l'aspect soudain d'un objet nouveau pour lui, n'entend plus la voix de sa mère qui lui présente son sein, et n'est plus sensible aux douces caresses de son père; toute son âme a passé dans son regard, son œil seul annonce qu'il vit encore; telles furent les sensations de la jeune Américaine, quand, à ses yeux, se présentèrent dans la seule enceinte de Paris tous les trésors, toutes les merveilles de l'univers.

Au bruit de l'arrivée des étrangers, le peuple se répand en foule dans

les rues, chacun veut être témoin d'un spectacle si nouveau pour lui. On admire, on s'interroge, on raconte. La nouvelle s'accroît en marchant : la fable a bientôt obscurci la vérité, et la multitude, qui presse Diogo et son épouse, les salue comme le roi et la reine du Brésil.

Déjà devant nos voyageurs se dessine, dans une belle perspective, l'auguste palais des rois de France ; déjà ils ont franchi l'immense vestibule orné de riches trophées. La garde des portes est confiée à une armée formidable et brillante, dont le bras invincible soutient toujours, aux côtés du monarque, les lis, marque de sa puissance, et le plus glorieux diadème de l'univers.

Là régnait le monarque très-chrétien Henri II de France, digne opposée

au Germain fulminant et aux conquêtes de Charles; prince orthodoxe, ami de la foi, qui conserva immuables dans son royaume l'antique culte et la religion paternelle, qu'envahissait la fureur de Calvin (\*).

A ses côtés était assise la grande princesse, le lis éblouissant qui, des remparts de Florence et des bords de l'Arno, apporta à Lutèce un trésor de beauté et le génie le plus ardent de son époque. Cet aimable couple n'a pas été uni sans dessein par la Providence, puisqu'une mort prématurée enlevant

---

(\*) Certes, ce n'est pas par le tableau qu'il trace de la France au seizième siècle, que brille l'ouvrage du pieux Durão; et son portrait de l'amant de Diane de Poitiers paraîtra plus que flatté à nos lecteurs.

Henri à ses sujets, les destinées de la France doivent tomber dans les fortes mains de Catherine (\*).

Prosternés au pied du trône, Diogo et son épouse baisent la main des deux rois. Toute la cour est attentive. Le Portugais s'incline trois fois, et, accompagnant ses paroles d'un geste majestueux, il adresse au monarque ce discours :

« Vous voyez à vos pieds, Sire, deux étrangers qui viennent chercher un refuge à l'ombre de votre trône; traversant l'immensité de la mer orageuse, ils

---

(\*) Qui reconnaîtrait à cette gracieuse peinture l'impitoyable Mégère qui aiguîsa les poignards de la Saint-Barthélemy, et qui se baigna toute sa vie dans le sang des Français?

viennent demander un asile au peuple que vous gouvernez si sagement, et recourir à l'auguste protection d'un royaume et d'un roi auxquels le Portugal doit son nom et son origine (\*).

Le Brésil, Sire, me fait espérer de voir renaître dans son sein l'ancien empire Portugais, qui, s'étendant jusqu'au cap de Bonne Espérance, a découvert au monde un autre hémisphère. Un temps viendra, si mon augure n'est pas trompeur, où le Brésil, couvrant d'or la splendeur expirante du nom Portugais,

---

(\*) Allusion à la fausse étymologie du mot Portugal, *Portus Gallorum*, port des Français, et au prince français Henri de Bourgogne, qui, ayant épousé dona Thérèse, fille du roi de Castille don Alphonse VI, reçut de ce monarque le Portugal pour apanage.

ceindra son front d'un laurier plus brillant que celui de ses pères (\*).

» Et toi, France héroïque, qui jadis envoyas aux Lusitaniens le grand Henri de Bourgogne pour être la source auguste du sang de leurs rois, contemple l'empire brésilien comme un rameau de l'arbre que ton illustre fils a planté sur la rive occidentale de la péninsule hispanique, et, si plus tard ses glorieux rejetons ont subjugué l'Américain cuivré et le Cafre brûlant, étends l'ombre tutélaire de ton sceptre sur un in-

---

(\*) Le pauvre Durão ne se doutait point, en écrivant ces lignes, qu'il prédisait l'indépendance du Brésil, et l'influence de cet empire sur les destinées du Portugal.

digne aventurier qui revient au berceau de ses aïeux.

« France chérie, tu vois à mes côtés, baisant comme toi les pieds de tes rois, ma compagne bien aimée, la princesse future du Brésil. Mère pieuse, reçois-la dans le sein de l'Église, et purifie-la dans ses eaux salutaires. N'est-il pas naturel que le Brésil rende hommage à la cause première de son origine, à la source de sa gloire? Et quand la Lusitanie reconnaît la France pour souveraine, le Brésil ne peut-il traverser l'Océan pour venir la choisir pour marraine? »

Ainsi parla Diogo, et le monarque, rappelant à son souvenir les annales de l'antique histoire, témoigna par un regard, dans lequel se peignait autant de bienveillance que de majesté, combien l'allusion que faisait l'étranger à la fon-

dation de sa patrie lui était agréable. Un doux murmure, qui circula parmi les courtisans, prouva qu'ils célébraient la gloire lusitanienne comme si elle leur appartenait, et leurs yeux et leurs cœurs suppléaient au silence que leur commandait le respect.

Montgomeri, qui sert d'interprète au roi, répond avec bonté à Diogo que ses conquêtes n'ont rien qui puisse exciter l'envie de la France, puisqu'elle en partage pour ainsi dire l'honneur dans les rejetons de ses enfans.

« Allez, dit la Reine, allez, couple heureux, chercher l'eau sainte où se purifient les souillures de l'âme, et dont les ondes attendent la merveille du Brésil. La France s'enorgueillit ainsi que moi de lui en frayer la route, et quand le soleil aura trois fois dans son cours

lumineux éclairé notre globe, le baptême aura déjà arraché la fille du désert aux horreurs de l'abîme. »

C'était le jour où l'on rapporte que Dieu, pétrissant le limon de la terre, en fit une statue précieuse, dans le sein de laquelle il versa une âme à l'image de la sienne, jour que notre culte a consacré à la fête de Simon et Thaddée, jour où Paraguaçu, plus heureuse encore que belle, entra dans le bain sacré en présence de toute la cour.

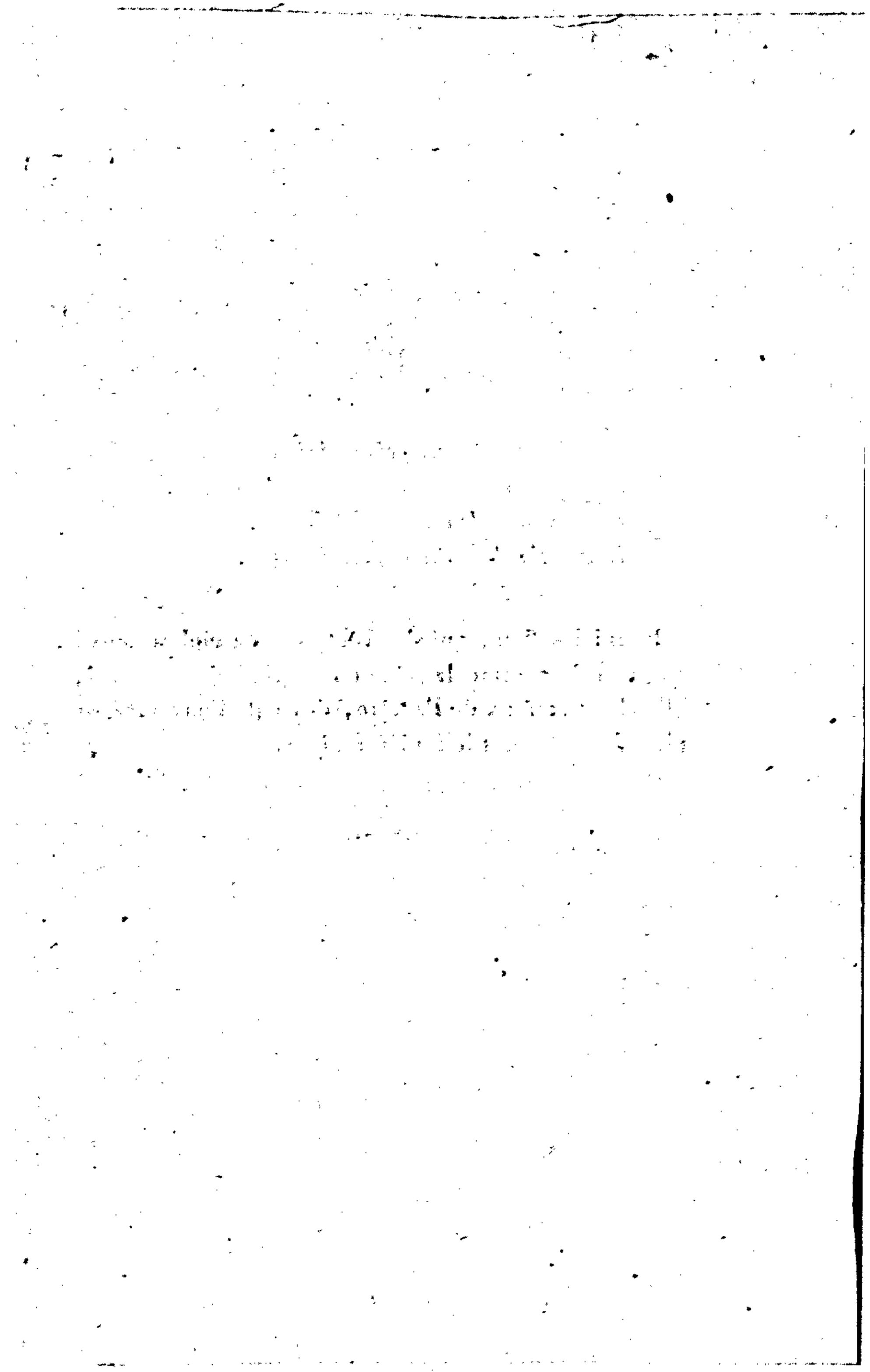
Autour d'elle le clergé royal, précédé de ses vénérables prélats, forme une majestueuse cohorte. Le roi s'avance suivi de ses pairs, et accompagné de la reine, à côté de qui marche l'aimable néophyte. Mille clartés brillantes effacent les rayons du soleil. Des gardes nombreux imposent silence à la foule

qui se presse sous les pörtiques. Enfin la reine se présente, et, donnant son propre nom à Paraguaçu, elle veut que désormais on ne l'appelle plus que Catherine.

La belle Américaine est sortie des eaux salutaires, le saint chrême de Jésus a coulé sur sa tête, et elle vient, ainsi que Diogo, d'inscrire son nom dans les registres de la chapelle royale. Ce nom de Catherine Alvares est destiné à être immortel. Un glorieux trophée, élevé dans les murs de Bahia, dont elle sera plus tard fondatrice et souveraine, dira aux siècles futurs ses amours, sa beauté, sa grâce et son courage (\*).

---

(\*) Allusion à l'image de Catherine, représentée sur la poudrière de Bahia. Voyez la Notice.





*Das flores naturaes pelo ar brilhante  
He com causa entre as mais rainha a rosa,  
Branca sahindo a aurora rutilante,  
E ao meio dia tinta em côr lastrosa.*

**Parmi les fleurs qui s'élèvent sous ce ciel radieux,  
on regarde comme la reine une espèce de rose qui,  
blanche aux feux de l'aurore, devient d'une couleur  
plus brillante vers le milieu du jour.**



---

---

## CHAPITRE XXIII.

### LES PLANTES DU BRÉSIL.

Un splendide banquet, dans lequel l'abondance le dispute à l'éclat, se prépare sous les lambris dorés. Les deux époux, environnés de l'élite de la noblesse de France, reçoivent tous les honneurs de la fête, et sont l'objet des soins les plus empressés. Enfin, à l'issue du repas, ils sont admis à l'audience de deux monarques.

« J'ai appris de mes ministres, dit le roi à Diogo, l'histoire de vos malheurs; je sais que, brisé contre des écueils, vous avez fait naufrage sur une côte inhospitalière, et que votre courage seul vous a sauvé de la fureur des barbares; je sais que vous avez visité les déserts les plus reculés de l'Amérique, et pénétré jusqu'au centre du Brésil. Je voudrais que vous offrissiez à mes regards une peinture fidèle de ces régions inconnues, de leurs richesses, de leurs animaux, et surtout de leur végétation, qu'on dit être si brillante. »

« Vous voulez, répond le Lusitanien, vous voulez, monarque auguste, que je vous retrace les merveilles des contrées que je viens de parcourir. Si j'essayais de vous peindre tout ce dont les yeux d'un Européen sont frappés dans ce

pays, qui semble sortir à peine de l'abîme du chaos, mes forces seraient insuffisantes, et le temps et la voix me manqueraient. Obligé de me borner, je serai court. Puissé-je éviter d'être obscur!

» La longueur de la côte du Brésil est de mille soixante six lieues. Cette magnifique contrée est couverte de vallons, de forêts, de montagnes d'une grandeur prodigieuse. On y rencontre successivement les Guararapes, Borborema, dont l'acmé chenue voit se rompre à ses pieds d'énormes nuages, la cordillère d'Aymores, qui confine au pôle, et celles d'Iboticatú et d'Itatiaia.

» D'immenses lacs s'étendent comme autant de mers au milieu de ses plaines. De vastes fleuves sillonnent ses campagnes. Le grand Para, couvert de

pirogues, a quatre-vingts lieues à son embouchure. La large Maranhão se décharge dans l'Océan par dix-sept canaux, et le Jaguaribe et le San-Francisco portent à l'Atlantique leurs flots grossis par les orages.

• Le Sergipe, ce roi des ondes pures, arrive du désert, après un cours de vingt lieues; la Santa-Cruz en arrose trente avant d'aller se jeter dans la mer à Porto-Seguro; le fleuve des Contas et le Taigipe limoneux vont mourir dans l'Océan par une vaste embouchure; enfin le Rio-Doce, la Cananea, la Prata et cinquante autres, suivant une pente semblable, vont trouver un semblable destin dans les gouffres de l'Atlantique.

• Le plus riche, le plus important de nos végétaux est la douce canne dans

les tuyaux de laquelle germe le sucre. Elle approche assez, par sa configuration, du vulgaire maïs; mais c'est leur seul point de ressemblance. Tourmentée par des bras nerveux, pressurée par les roues dentelées du cylindre, elle nous abandonne ce suc délicieux que l'antiquité soupçonnait peut-être, quand elle célébrait le nectar et l'ambrosie.

• Une autre plante, objet de bien des désirs, et dont le parfum actif frappe vivement l'odorat, fut d'abord appelée *herbe sainte* par les Portugais, et plus tard *tabac* par les Espagnols. Manipulée par le français Nicot (\*), elle expulse

---

(\*) Le tabac, pour cette raison, porta long-temps le nom de *nicotiane*.

nos humeurs sombres et purge si radicalement le cerveau, qu'une fois habitué à sa précieuse poussière, on ne la hante plus qu'avec une espèce d'avidité.

• Le Brésil possède une autre racine fort estimée de ses enfans, qui savent en extraire une utile farine dont ils composent leur nourriture. Agréable au goût, salutaire au corps, le manioc fait les délices des peuples du désert. Après l'avoir rapée dans les *bolandeiras*, ils l'expriment dans le *tapiti* (\*), et la métamorphosent à leur gré, ou en *pupa*, ou en *tapioca*, qui ne sont que la quintessence ou la fleur de cette précieuse racine.

---

(\*) *Bolandeiras* et *tapitis*, instrumens avec lesquels on fabrique la farine de manioc. (F.)

Il est encore une racine savoureuse que l'agriculteur nomme Aipi (\*), et dont le goût a quelque ressemblance avec celui de la châtaigne farineuse. Le Brésilien en est très friand. Il n'aime pas moins le riz, dont les champs de Para et de Cuiaba se couvrent presque sans culture, et qui pour cela n'est pas au-dessous du meilleur que nous connaissions.

Les pois, le maïs, le blé, toutes les graines que nous transportons dans cette heureuse région s'y acclimatent et y réussissent. On y recueille avec abondance et deux fois par année nos pommes, nos poires et nos figues.

---

(\*\*) L'aipi donne une farine assez semblable à celle du manioc,

Tous les fruits d'Europe y sont plus beaux que dans les plaines de Portugal.

» Ainsi jadis furent transportées avec avantage dans nos jardins ces pommes aux couleurs ardentes et à la chair savoureuse, qui nous viennent de la Perse et de la Libye.

» Parmi les herbes potagères, on cite avec honneur le quiabo, le gilo, les maxixezes, le maniçoba, favorable à la poitrine, le taioba, recherché pour les banquets, le palmiste à la feuille délicate, et mille autres que l'opulente nature se plaît à entasser sous les pas des Brésiliens.

» On appelle *sensitive* une herbe modeste qui redoute le toucher, et qui se contracte dès qu'on l'approche; elle ne revient de sa confusion que lorsque le départ de l'agresseur lui a prouvé l'ab-

sence du danger, utile exemple que la nature donne aux âmes chastes, et dans laquelle elle semble leur dire : sans prudence, il n'est point de pudeur.

Les forêts et les plaines du Brésil sont couvertes de plantes médicinales, qui offrent de faciles conquêtes au grand art de guérir. Ici, croît le jalap et le séné amer; là, le filopodio, la mauve et le pain de la Chine; plus loin, la caroba, la capeba, et mille autres plantes que ces peuplades grossières connaissent depuis long-temps, et que nous ignorons encore.

Ce pays possède d'excellens légumes, qui ne le cèdent pas à ceux que nous estimons le plus; ce sont, en première ligne, le gingembre et la jugeoline, le mendubim et le mangalo, si précieux dans les ragoûts; d'autres ont

des vertus médicinales et servent à reconforter la poitrine. Quelques-uns, tels que le cara, l'igname, la mangara le mangarito et la patate, sont aussi abondans que propres à différens usage.

► Parmi les fleurs qui s'élèvent sous ce ciel radieux, on regarde comme la reine une espèce de rose qui, blanche au lever de l'aurore, devient plus brillante vers le milieu du jour, et, augmentant toujours cette teinte de flamme, se pare vers le soir d'un pourpre éblouissant. Cette merveille, la cilicie l'accomplit en changeant de robe à mesure que le soleil change de position.

► Une autre fleur charmante, qui pend en grappe et qui a pris le nom de saint Jean, passé ensuite pour la plus belle

de toutes celles qui émaillent la prairie, soit qu'elles brillent par la couleur, soit qu'elles se fassent remarquer par leur délicatesse. Elle semble s'enlacer avec coquetterie aux rameaux touffus qui l'entourent, et présente de tous côtés des guirlandes d'or entremêlées de vertes émeraudes.

• Je ne t'oublierai pas, non plus, fleur admirable, dans laquelle la Grâce ou la Nature ont tracé un tableau si vrai de la Passion du divin Rédempteur. Parmi des milliers de pommes d'or qui croissent dans l'épaisseur des forêts, j'aperçois sur ton sein, que rafraîchit l'aurore, l'image du sang précieux qui a sauvé le monde. Un diadème s'élève, qui semble hérissé d'épines. Je vois la colonne où l'Homme-Dieu fut attaché, ses plaies saintes et

la croix sur laquelle il rendit le dernier soupir. Les trois clous ne sont point oubliés, ni la cruelle lance qui lui perça le flanc. La fleur est blanche, mais elle est parsemée d'un rouge-violet qui rappelle le sang de Jésus-Christ.

• Prodige rare, étrange merveille qui révèle un si grand mystère! Grâce à cette fleur sainte, la foi que méconnaît le barbare brille encore au milieu de ses déserts. Ainsi le Créateur compatissant traite l'humaine espèce comme sa fille de prédilection, et fait que, tandis qu'elle dédaigne la grâce, la Nature s'obstine à la lui rappeler.

• D'autres fleurs justement admirées émaillent la verte campagne, et enchantent les regards éblouis. On aperçoit de tous côtés de magnifiques jasmins rouges tapissant les murs, les toits,

les fenêtres, et formant de leurs innombrables touffes, dans lesquelles l'œil s'égaré, d'inextricables labyrinthes du pourpre le plus pur.

• A quelques pas s'élèvent des lis odoriférans, semblables aux nôtres par la contexture des feuilles; mais les uns sont éclatans de blancheur, tandis que d'autres se couvrent d'un manteau nacarat. On rencontre aussi des blettes à la teinte amoureuse et brillante, les célèbres festons du courana, et une multitude d'autres fleurs dont la vue n'est pas moins séduisante ni l'odeur moins flatteuse.

• Le fruit le plus renommé dans ces régions est le royal ananas, fruit si bon que la nature, éprise de son ouvrage, ceignit son front du diadème des monarques. Son odeur est si suave qu'elle

embaume, et que le mortel, dont elle frappe pour la première fois l'odorat, est tenté de la prendre pour ces torrents de parfums qui s'échappent des rivages de l'Eden.

» La délicate pitomba a l'apparence d'un jaune d'œuf; la pitanga, barriolée de mille couleurs, offre un remède assuré contre les ardeurs de la fièvre; la belle guaiabe s'enveloppe d'une tunique de pourpre; et la banane, qui pend en grappes d'or, est regardée par les néophytes comme le fruit délicieux dont se servit le serpent pour séduire la mère des premiers hommes.

» Mais de tous ces fruits celui qui se distingue le plus par sa forme et son goût est le dur coco. Placé au sommet de son arbre dépouillé, comme le guerrier sur les créneaux d'une citadelle, il

semble de ce poste inexpugnable défier la main de l'enfant du désert. Recouvert d'une écorce ligneuse, il recèle dans ses flancs un vase plein d'une liqueur pure dont la fraîcheur efface celle de l'antique nectar. Ce vase est tapissé d'une chair blanche qui ressemble à celle de l'amende, et qui plus d'une fois a rappelé le malade des portes du tombeau. (G.)

Les fruits sauvages du Brésil n'ont pas moins de saveur que les autres, et leur robe n'est pas moins éblouissante d'or et de pourpre. Qui oublierait jamais le mangabe et le mocuje des bois; le mamol et le morici, que le Cabocle apporte de ses déserts, et dont il nous a appris les noms; enfin le janipaba et l'acajou, dont il extrait de si délicieux breuvages. (H.)

» Parmi les arbres précieux on compte le cacao (l.), si commun dans l'Espagne américaine; sa hauteur ne dépasse pas celle d'un arbuste ordinaire; il porte un nouveau fruit à chaque nouvelle lune. On remarque encore la vanille, qui naît dans des cosses pareilles à des bâtons de cire rouge, pointe le long des lianes, et, destinée à entrer avec le cacao dans la composition du chocolat, distille un suc huileux et répand une odeur agréable.

» On recueille l'indigo sur une plante moins élevée, qui croît dans les bruyères incultes. Plus loin, fleurit le coton, qui couvre la plaine, et dont le tissu fournit des vêtements à de si nombreuses populations. Si l'industrie savait tirer parti de cette plante précieuse, il n'est pas douteux qu'avec le coton qu'on récolterait au Brésil,

on ne pût réussir à habiller l'Europe entière (\*).

• L'urucu, fruit d'un arbuste qui s'élève en pyramide comme le citronnier, produit la plus riche teinte d'écarlate. L'élégant tarajaba fournit de son tronc immortel la couleur d'or chère aux Belges, ce bois du Brésil, dont le Nord ingénieux a coutume d'extraire de si belles nuances (I).

• L'étranger se perd dans des forêts d'arbres balsamiques, qui s'étendent l'espace de plusieurs centaines de lieues. Leurs feuilles, couleur de cendre, sont découpées comme celles du myrte ;

---

(\*) Les prévisions de Durão se sont encore réalisées cette fois, et le coton de Fernambuco est recherché de l'Europe entière.

leur écorce, ouverte à la clarté de la lune, distille un arôme qui sert à différens usages et qui entre dans mille remèdes; leur bois enfin, travaillé avec soin, se métamorphose en colliers odoriférans ou en cassettes précieuses.

• Parmi ces arbres on estime le copahu, cher à la science médicale, la bicuiba connue par son huile, l'abnécéga utile à la magie, l'arbuste auquel nous avons donné le nom de bois sacré, et le salsafaz au doux parfum qui embellit la campagne de ses cloches gracieuses.

• Comme des améthistes végétales, les eaux du violet brillent de mille feux; le pequia doré s'enchâsse dans d'autres bois qu'il nuance; le vignatic offre à l'œil l'apparence d'un lingot d'or. On admire encore et ce bois dur qui rivalise avec le fer, et l'angelina et

le tataipeva, et le supopira à la double écorce.

» Les bois de construction sont aussi nombreux au Brésil que ceux que je viens de décrire; il en est qui, creusés profondément, fournissent des pirogues d'une seule pièce, auxquelles on peut adapter quarante rames, et confier cent personnes. La quantité de ce bois est telle qu'en les faisant descendre à la mer par les grands fleuves qui arrosent le pays, ils seraient suffisans pour fournir l'Europe entière de vaisseaux. »



*O mono que a espessura habita astuto,  
De hum ramo n'outro bulifoso salta;  
E para não se crer que nasco bruto,  
Parece que o fallar sómente falla,*

**Le subtil babouin, qui habite l'épaisseur de la forêt,  
promène de branche en branche son inutile vivacité,  
et il ne lui manque que la parole pour faire croire qu'il  
n'est point de la classe des animaux du désert,**



---

## CHAPITRE XXIV.

---

### LES ANIMAUX DU BRÉSIL.

---

Après avoir décrit les principales productions du règne végétal, Diogo poursuivit en ces termes : « Ces vastes régions nourrissent d'innombrables animaux d'espèces si différentes des nôtres, que leur aspect nous frappe d'étonnement. Ceux qui sont chez nous les plus communs, le bœuf, le cheval, la brebis, la chèvre et le chien, furent long-

temps inconnus à ces contrées, mais nous les y avons transportés, et ils s'y sont multipliés prodigieusement.

• Là, tout animal indigène est sauvage, et long-temps il n'y eut point de place pour nos bestiaux dans ces forêts peuplées d'hôtes horribles et parmi ces nations presque aussi repoussantes qu'eux. Là, comme chez nous, le tigre est impétueux, l'once cruelle, le javali frémissant. Les antas (J), qui couvrent toute l'Amérique, respirent le carnage, et les surazanas, qui ne sont originaires que du Brésil, ne répandent pas au loin une épouvante moins mortelle.

• On rencontre dans ces solitudes des serpens terribles et monstrueux, dont la vue seule met en fuite le voyageur effrayé; des giboyas (K), qui environnent un taureau de leurs vastes

replis, tandis qu'ils le déchirent de leur dent cruelle. Plus loin que tous les autres, s'élançe avec une vigueur prodigieuse, et, en battant l'air de sa queue effilée, l'affreux jararaca, dont le venin est si prompt que l'homme n'en a pas plus tôt senti l'atteinte, qu'il expire dans des convulsions horribles.

• Parmi les autres animaux dont abondent les forêts vierges de cette contrée, on remarque l'image du mortel indolent, la figure la plus immonde qu'ait façonnée la nature, ce singe hideux et repoussant auquel nous avons donné le nom de *paresseux*. Tout dans son aspect annonce une lenteur profonde. On a beau le battre et l'aiguillonner, sa tardive impulsion est telle qu'il emploie tout un jour à faire quelques pas (L).

» On distingue aussi le caméléon qui, dit-on, ne se nourrit point, comme les autres animaux, de feuilles ou de fruit, de viande ou d'herbe, ce qui a fait croire au vulgaire qu'il vivait d'air. Le sarehué, ennemi de tout animal domestique, erre comme un forban autour des habitations. Le guassinin amical répond sans défiance au chant astucieux du guariba et le suit sans crainte dans la savane. Je ne décrirai pas minutieusement tous les animaux auxquels le cabocle fait la guerre, les cerfs, les capivaras, les coatis, les pacas, les teús, les parias, les tatus et les coties (M).

» Le subtil babouin, qui habite l'épaisseur de la forêt, promène de branche en branche son inutile vivacité. Il ne lui manque que la parole pour faire croire qu'il n'est point de la classe des

sauvages habitans du désert. Imitant la joie, contrefaisant la tristesse, il porte tellement son instinct au-dessus de celui de ses pareils, que sa seule adresse le conduit à tout ce dont la nature le repousse (N).

» Le plus joli des oiseaux qui vivent dans ces solitudes est le zabelé, qui ressemble au francolin, et dont la chair fait les délices des voraces Tapuyas. Ces barbares ne prisent pas moins l'enha-popé, à la chair blanche et délicate, et les colombes américaines, qui l'emportent en goût et en saveur sur nos meilleures perdrix.

» Le Brésil nourrit encore les juritis, les pararis, aussi gras que tendres, l'hiraponga, si recherchée pour les festins, les marrecas, qui couvrent les rives des fleuves, les jacutingas et les aracans.

Et si vous descendez sur les bords des lacs habités par les galeïrons et les canards sauvages, vous verrez autour de votre pirogue tout un peuple ailé et nageur s'ébattre dans l'air et dans les ondes.

À la plupart des oiseaux du nouveau monde, la nature a refusé ces accords harmonieux qui séduisent l'oreille et qui charment le cœur dans nos forêts européennes; mais, toujours équitable jusque dans ses rigueurs, elle a compensé largement l'absence de cet avantage par la réunion de toutes les teintes qui peuvent éblouir nos yeux. Les plumes du toucan sont d'autant plus estimées qu'on les dirait tissées de fil d'or, et le guarace dans ses jeux étale à nos regards son magnifique manteau de pourpre.

» Partout le ciel est obscurci de nuées de perroquets babillards, qui égalent en beauté les verts maïos, et profèrent des paroles humaines. A leurs voix répond celle des périquites et des canindes qui brillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le bel ara seul est plus avare de paroles, et trop souvent il trouble l'air de son cri rauque et perçant.

» Noirs comme nos merles plébéïens, les bicudes l'emportent sur eux par la grâce de leurs manières et le charme de leur voix. Les sabias sont muets sur terre; mais à peine l'eau a-t-elle mouillé leurs plumes, qu'ils enchantent la nature par leurs doux accens. Les coleirinhos ont le cri aigu; les patatibes imitent dans leur gazouillement les soupirs de l'absence et les gémissemens

de l'infortune, tandis que le charmant canari dispense tous les trésors de l'harmonie la plus variée, et que l'imperceptible colibri disparaît sous une feuille de myrte (O).

» Les mers du Brésil ont aussi leurs trésors. Je ne connais pas de perles plus précieuses que celles qu'on extrait des huîtres de cette contrée. Les côtes de Céara abondent en ambre gris, d'une épaisseur peu commune, et en délicates coquilles de nacre, dont le reflet est d'or et d'argent.

» Ces parages sont riches en poissons de toutes espèces, parmi lesquelles je citerai, comme nous étant plus particulièrement connues, la sole, l'alose, le méro, l'anguille; dont les bancs encombrant la mer, l'esturgeon, le mullet délicieux, le xerne, le voador, qui

disparaît dans les profondeurs de l'abîme, le merlan, la sardine, le gallo, la raie, la tanche, le carapou et l'encharroque.

• Parmi les poissons indigènes, je n'oublierai pas le berupira, le vermeil, le garopa, le pampano, le corima, estimé du vulgaire, la dorade, chère à notre Europe, le carapeba, le paru et l'abondant chareo, qui ne doit pas être pour vous un objet de dédain, puisque seul il forme presque toute la nourriture des malheureux de cette contrée.

• De juin en octobre, la baleine, géant maritime, s'aventure en pleine mer; horrible et repoussante, elle a vingt-six palmes de large, et soixante-dix de long. Elle accable les eaux de son poids affreux, et la graisse dont elle est en-

tourée, invite le pêcheur à s'exposer aux dangers de l'Océan pour la conquérir et en tirer une huile abondante.

» Ses arêtes sont des os monstrueux ; le fer est moins dur que sa peau à laquelle sont attachés des milliers de coquillages qui vivent de sa substance et paraissent adhérens à son être. Entre ses yeux effroyables se dresse sa trompe hideuse, qui lance, avec la rapidité de la bombe, de vastes colonnes d'une eau noirâtre.

» Dans la gueule, qui ressemble à une grotte profonde, pend sa langue, qui a douze palmes de long. Cette gueule est sans dents, mais hérissée de quarante nageoires ou fanons, au moyen desquels l'animal transmet à son estomac tous les alimens qu'il saisit au sein des vagues ; des poissons, de la viande,

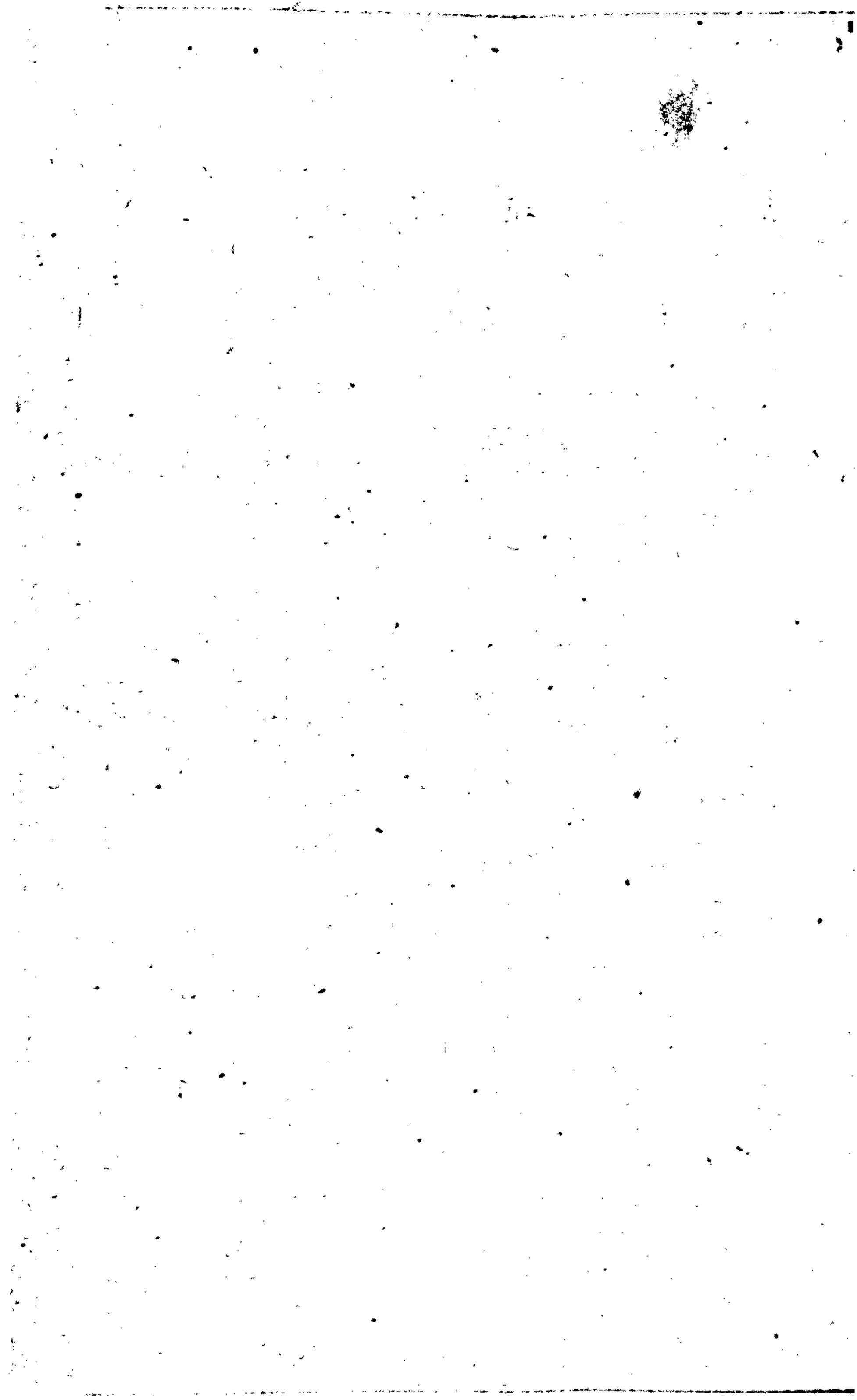
et toutes les immondices qui surnagent sur le liquide élément.

• Deux nageoires sont adaptées à ses flancs comme de grands bras, et elles ont chacune plus de vingt palmes de long. De concert avec la queue, elles servent au monstre d'avirons et de gouvernail, troublent la mer, et, causant de toutes parts un affreux désordre, couvrent au loin les navires d'un déluge d'eau. L'animal, poursuivant sa tranquille route à travers les ondes mugissantes, est pris souvent par les navigateurs pour une île inconnue qui s'enfuit à mesure qu'ils en approchent.

• Ce monstre hideux n'est point insensible à l'amour maternel; et lorsqu'il voit s'avancer le pêcheur armé, il se laisse tuer en combattant, pour

donner à ses petits le temps de s'enfuir. Quand ceux-ci sont pris, on s'en sert pour attirer leur mère dans l'intérieur de l'anse, et la harponner à son tour du haut de la longue pirogue (P).

• Sur les côtes, dans le creux des rochers, à l'embouchure des rivières, on recueille la moule apétissante, le homar, le polype recourbé, l'écrevisse, la santola, la sapateira, d'excellentes huîtres et le peuple innombrable des crevettes. Parmi les mangliers, dont le vert labyrinthe égare la vue, on découvre d'innombrables légions de crabes de mille espèces différentes. Le ciel, la terre, l'onde, tout se réunit enfin pour faire du Brésil le pays le plus enchanteur et le plus riche de l'univers. •





*Admirou Duplessis no peito nobre  
O generoso ardor, e o patrio zelo,*

.....

*Novo motivo para mais querello:*

.....

*Na nova expedição quer socio tello.*

Duplessis admire la noble valeur et le généreux patriotisme du Lusitanien ; l'amitié qu'il lui porte en acquiert une nouvelle force , et il se résout à l'accompagner dans son expédition.



---

---

**CHAPITRE XXV.**

---

**LE DÉPART DE FRANCE.**

---

Trois fois le soleil, dans sa course oblique, avait parcouru la carrière des tropiques, et trois fois dans le doux climat de l'Europe avril avait ressuscité les plantes, depuis que Diogo, quittant le sauvage Brésil, était venu chercher sur les rives de France les lumières qui lui paraissaient indispensables pour

arracher les barbares à leurs funestes erreurs.

Toujours occupé de ces peuplades malheureuses, dont la présence de son épouse lui rappelait sans cesse le souvenir, il songeait déjà à s'éloigner des bords amis de l'ancienne Gaule pour retourner dans sa patrie adoptive. Il persiste plus que jamais dans le généreux projet d'instruire la rudesse de ces sauvages, et d'adoucir leur cruelle inhumanité.

Tandis qu'il cherche à s'embarquer sur un navire qui mette promptement à la voile, Duplessis l'aborde et lui propose, au nom du roi de France, d'arborer l'étendard des lis sur les rives du Brésil. « Nous vous fournirons, lui dit-il, d'abondans secours, des troupes valeureuses, et la récompense que vous

recevrez de nous surpassera toujours le service que vous nous rendrez.

• Si votre cœur généreux est occupé sans relâche du louable projet de civiliser ces nations grossières, la France vous en fournira les moyens en mettant à votre disposition une multitude nombreuse, qui, mêlée aux barbares, amènera sans secousse cét heureux résultat. Quelle erreur fut jamais plus fatale à l'Europe que de ne croire pouvoir fonder des colonies qu'en commençant par exterminer les nations indigènes!

• Rome n'agit point ainsi quand elle couvrit l'univers de ses colons. La conquête achevée, le sang ne coulait plus, le barbare vivait heureux dans ses foyers, tout concourait à la gloire de la ville immortelle, et si Rome était

maîtresse du monde , le monde insensiblement devenait Romain.

» Le système que je vous conseille n'est pas à dédaigner. En l'employant avec prudence , vous verrez en peu de temps les peuples de vos déserts devenir Français. L'homme vit en sauvage quand, au fond de sa retraite, il ne communique pas avec l'homme, et qu'il n'adopte point ses lumières. Jamais vous n'arracherez le barbare à sa solitude, si, en lui amenant de nouveaux frères, vous ne lui donnez pas de nouvelles mœurs et une nouvelle patrie.»

Ainsi parla le Français; mais Diogo, toujours fidèle à son pays, lui répondit : « Le dessein que vous me proposez est sage, je n'en disconviens pas, et j'aurais grand tort d'essayer de le combattre; mais je serais bien plus coupable

encore si j'acquiesçais à votre demande, étant loyal sujet du roi mon maître, Portugais du fond de l'âme, et, regardant tout ce qui a été découvert en Amérique comme appartenant à mes compatriotes.

• Quand un peuple vit hors de la loi commune des nations, en proie au désordre et à l'anarchie, le droit de le soumettre, de l'éclairer, de le rendre humain, est le partage du premier occupant. Cette vérité nous est suggérée par la nature elle-même. La nature a inspiré à Cabral l'heureuse idée d'aborder ces rivages. Cabral est Portugais, ces rivages appartiendront au Portugal.

• Mon refus n'a rien qui doive offenser la France. Tant que j'aurai le moindre pouvoir sur les enfans du Nouveau-Monde, elle y sera traitée avec une

prédilection toute particulière, et Bahia réservera toujours à son commerce le rang le plus distingué parmi les autres nations. Vous y trouverez des baumes précieux et des bois estimés. Enfin, sans m'écarter de l'obéissance que je dois à ma patrie, je vous promets d'être tout Français par reconnaissance et par inclination. »

Duplessis admire la noble ardeur et le généreux patriotisme du Lusitanien; l'amitié qu'il lui porte en acquiert une nouvelle force, et il se résoud à l'accompagner dans son expédition. Diogo, avant de s'embarquer, tourne encore une fois les yeux vers sa terre natale, recommande ses destinées à l'Éternel, et écrit à son monarque pour l'instruire de son prochain voyage.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



---

---

# TABLE

## DES CHAPITRES

DU TOME DEUXIÈME.

---

	Pages
Jararaca. . . . .	3
Une Armée américaine. . . . .	13
Une Bataille. . . . .	41
Les Prisonniers. . . . .	63
Le Combat naval. . . . .	83
Le Guerrier livré aux insectes. . . . .	97
La Chapelle mystérieuse. . . . .	111
Les Américaines à la nage. . . . .	123
La Découverte du Brésil. . . . .	141
La France, Henri II, et Catherine de Médicis. . . . .	163

	Pages
Les plantes du Brésil. . . . .	177
Les animaux du Brésil. . . . .	197
Le départ de France. . . . .	211

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

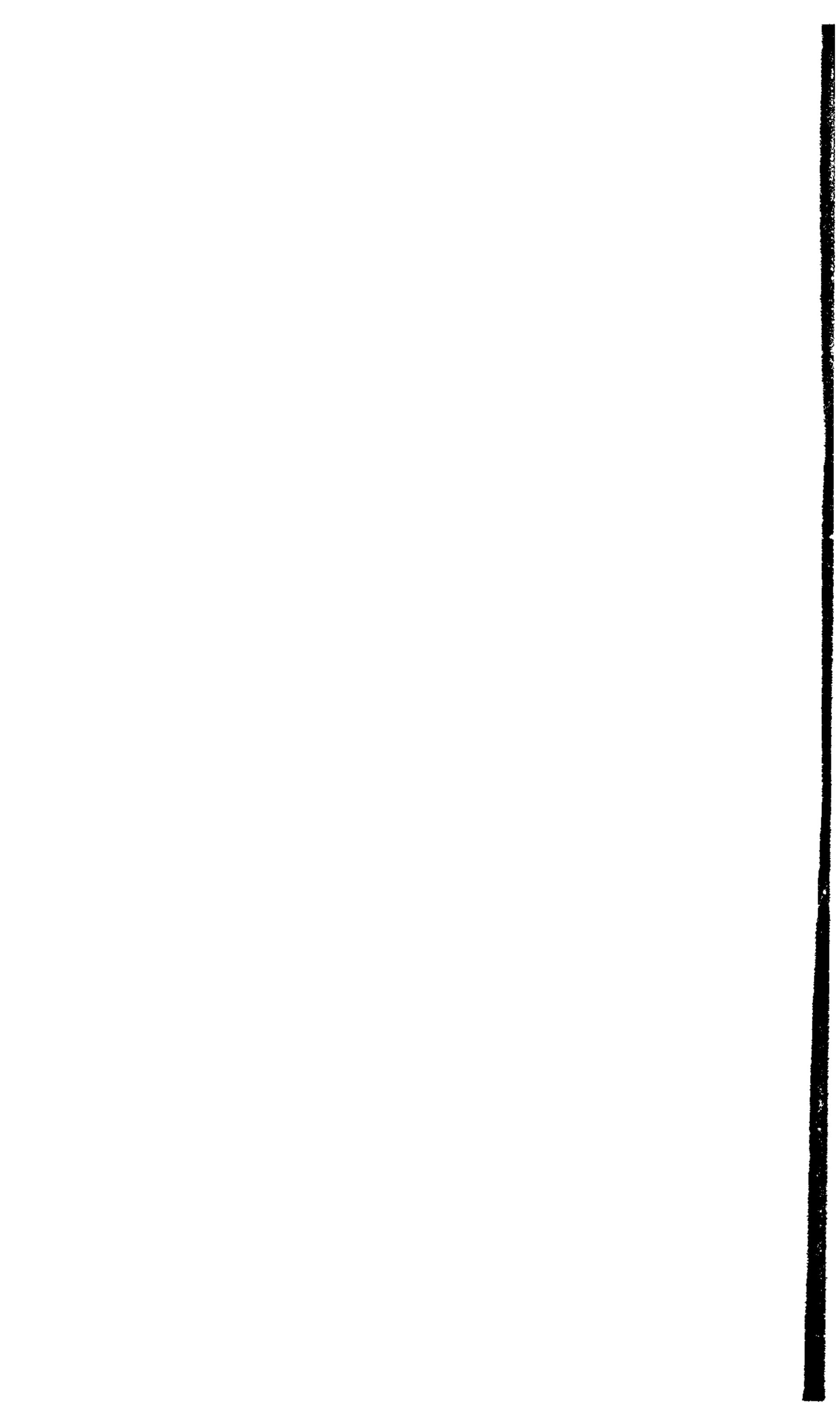


TABLE DES CHAPITRES DU TOME DEUXIEME.

Pages

Jarar [...] ca

Une Armée américaine

Une Bataille

Les Prisonniers

Le Combat naval

Le Guerrier livré aux insectes

La Chapelle mystérieuse

Les Américaines à la nage

La Découverte du Brésil

La France, Henri II, et Cathérine de Médicis

Les plantes du Brésil

Les animaux du Brésil

Le départ de France

FIN DE LA TABLE DU DEUXIEME VOLUME.